



Les fortifications de l'âge du fer dans la Meseta espagnole : origine et diffusion des techniques de construction

Pierre Moret

► To cite this version:

Pierre Moret. Les fortifications de l'âge du fer dans la Meseta espagnole : origine et diffusion des techniques de construction. Mélanges de la Casa de Velázquez, Casa de Velázquez (E. de Boccard auparavant), 1991, 27 (1), p. 5-42. <hal-00723958>

HAL Id: hal-00723958

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00723958>

Submitted on 15 Aug 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les fortifications de l'âge du fer dans la meseta espagnole: origine et diffusion des techniques de construction

In: Mélanges de la Casa de Velázquez. Tome 27-1, 1991. pp. 5-42.

Citer ce document / Cite this document :

Moret Pierre. Les fortifications de l'âge du fer dans la meseta espagnole: origine et diffusion des techniques de construction. In: Mélanges de la Casa de Velázquez. Tome 27-1, 1991. pp. 5-42.

doi : 10.3406/casa.1991.2575

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/casa_0076-230X_1991_num_27_1_2575

LES FORTIFICATIONS DE L'ÂGE DU FER DANS LA MESETA ESPAGNOLE : ORIGINE ET DIFFUSION DES TECHNIQUES DE CONSTRUCTION

Pierre MORET

Membre de la section scientifique

La parution récente des actes d'un important colloque consacré à l'âge du fer dans la Meseta Septentrionale¹ doit être saluée avec d'autant plus de satisfaction que, depuis une dizaine d'années, l'absence d'un bilan actualisé de nos connaissances sur les cultures protohistoriques de la Meseta se faisait sentir avec une acuité grandissante. Ces actes nous offrent, dans une assez large mesure, et malgré le retard de leur publication, la mise à jour qu'on attendait. On peut cependant regretter que le problème des fortifications n'y soit traité, à travers les nombreuses contributions recueillies, que d'une manière ponctuelle ou marginale. Cet apparent manque d'intérêt est d'autant plus remarquable que, depuis une quinzaine d'années, les études directement consacrées à l'architecture et aux techniques défensives des peuples de la Meseta se sont multipliées². Il paraissait donc nécessaire de reprendre l'examen de ces questions en tenant compte des derniers acquis de la recherche.

La diffusion et l'évolution chronologique des techniques défensives, dans la Meseta préromaine, sont encore assez mal connues. En revanche, la question des origines possibles de ces techniques attire depuis longtemps l'intérêt des archéologues. Le débat, en l'occurrence, se réduit à un dilemme : est-ce à des influences celtiques (c'est-à-dire continentales, venues d'au-delà

1. «Coloquio internacional sobre la Edad del Hierro en la Meseta Norte, Salamanca, 1984», *Zephyrus*, 39-40, 1986-1987 (paru en 1990).
2. Plusieurs d'entre elles constituent de précieux points de départ pour toute nouvelle réflexion ; je retiendrai particulièrement : Gonzalo Ruiz Zapatero, «Fortificaciones del castro hallstático de Valdeavellano (Soria)», *Celtiberia*, 53, Soria, 1977, p. 83-92 ; Ángel



Fig. 1.— Chevaux de frise devant la muraille de Castilviejo de Guijosa (Guadalajara).

des Pyrénées) ou ibériques (donc méditerranéennes, issues des contacts du monde indigène avec les colonisateurs grecs et phéniciens) qu'il faut attribuer les innovations techniques qui se répandent dans la Meseta à partir du premier âge du fer³? Mais on oublie souvent la troisième éventualité : une grande part des pratiques architecturales observées dans la Meseta ne peut-elle être expliquée par l'évolution *in situ* des traditions de l'âge du Bronze?

Espaza Arroyo, «Reflexión sobre el castro de Monte Bernorio (Palencia)», *Publicaciones de la Institución Tello Téllez de Henares*, 47, Palencia, 1982, p. 395-408; *idem*, *Los castros de la Edad del Hierro del Noroeste de Zamora*, Zamora, Instituto de Estudios Zamoranos Florián de Ocampo, 1986; Fernando Romero Carnicero, «La Edad del Hierro en la serranía soriana: los Castros», *Studia Archaeologica*, 75, Valladolid, 1984; Ricardo Martín Valls, «Segunda Edad del Hierro», dans J. Valdeón (éd.), *Historia de Castilla y León, I: La prehistoria del valle del Duero*, Valladolid, Ed. Ámbito, 1985, p. 104-131; Fernando Fernández Gómez, *Excavaciones arqueológicas en El Raso de Candaleda (I)*, Ávila, Diputación Provincial de Ávila, 1986, p. 503-519; F.J. González-Tablas, L. Arias et J.M. Benito, «Estudio de la relación relieve / sistema defensivo de los castros abulenses (fines de la Edad del Bronce - Edad del Hierro)», *Arqueología Espacial*, IX, Teruel, 1986, p. 113-126; Ignasi Garcés et Emili Junyent, «Fortificación y defensa en la I Edad del Hierro. Piedras hincadas en Els Vilars», *Revista de Arqueología*, 93, 1989, p. 38-49.

3. Voir Konrad Spindler, «Eine eisenzeitliche Befestigung mit Steinpfosten von Castillo Viejo (Prov. Salamanca)», *Madridier Mitteilungen*, XI, 1970, p. 118-121; H.N. Savory, «Algunas influencias del Mediterráneo Occidental en la temprana Edad del Hierro de Gales», *Cuadernos de Prehistoria y Arqueología Castellonense*, II, 1975, p. 81-86; G. Ruiz Zapatero, art. cité, p. 88-90; Martín Almagro-Gorbea, «La iberización de las zonas

Il serait bien imprudent, en l'état de nos connaissances, de risquer une réponse définitive. Mais il n'est sans doute pas inutile d'examiner à nouveau une série de problèmes sur lesquels des découvertes récentes ou des parallèles méconnus peuvent jeter quelque lumière. Ces réflexions, dont la présentation est volontairement décousue — il n'y a dans mon propos aucune prétention à l'exhaustivité ou à l'interprétation globale et définitive — porteront successivement sur cinq aspects : les chevaux de frise, les appareils en pierre et en bois, l'usage de la brique crue, la structure des appareils en pierre et les ouvrages de flanquement.

Précisons enfin que le cadre géographique auquel j'ai choisi de me restreindre est celui de la Meseta septentrionale. On doit entendre par ce terme le bassin supérieur du Douro et les systèmes montagneux qui le bordent ; l'ensemble géographique ainsi défini correspond à peu près aux limites administratives de la Vieille-Castille (aujourd'hui Castille et Léon). Ce vaste territoire n'a jamais constitué, pendant la protohistoire, une aire culturelle homogène ; il faut plutôt le considérer comme un creuset où un certain nombre d'influences extérieures et de développements locaux sont venus s'imbriquer et se mêler tout au long de l'âge du fer, sans jamais se confondre tout à fait. Aussi n'hésiterai-je pas à inclure dans mes analyses des sites périphériques, extérieurs à ce cadre strict, pour autant qu'ils présentent des caractères architecturaux assimilables à ceux des « castros » de la Meseta septentrionale.

1) Les chevaux de frise

Il est d'usage d'appeler « chevaux de frise », malgré la relative inadéquation du terme, des pierres aiguës plantées verticalement, en ordre serré, devant certaines murailles protohistoriques de la Meseta (fig. 1). La question de ces engins de défense a été abondamment traitée en Espagne⁴. Je ne reviendrai donc pas en détail sur le catalogue, qui s'allonge au fil des ans,

orientales de la Meseta», *Ampurias*, 38-40, 1976-1978, p. 128, 136 et 146 ; A. Esparza, art. cité, p. 398 et 405 ; Fernando Romero Carnicero, «La Primera Edad del Hierro», dans J. Valdeón (éd.), *Historia de Castilla y León, I: La prehistoria del valle del Duero*, Valladolid, Ed. Ámbito, 1985, p. 94-96 ; I. Garcés et E. Junyent, art. cité, p. 43-45.

4. Je ne citerai ici que les plus importantes parmi les nombreuses publications où mention est faite des chevaux de frise : A.H.A. Hogg, «Four Spanish Hill-Forts», *Antiquity*, XXXI, 1957, p. 25-32 ; Peter Harbison, «Castros with *chevaux-de-frise* in Spain and Portugal», *Madriider Mitteilungen*, IX, 1968, p. 116-147 ; *idem*, «El castro de Vivinera (Zamora) y sus piedras hincadas», *Zephyrus*, XIX-XX, 1969, p. 57-60 ; *idem*, «Wooden and stone Chevaux-de-Frise in Central and Western Europe», *Proceedings of the Prehistoric Society*, XXXVII, 1971, p. 195-225 (les études de Harbison sont le point de départ obligé de toute réflexion sur ce thème ; on y trouvera les références des travaux antérieurs) ; «Castilviejo de Guijosa (Sigüenza)», *Wad-al-Hayara*, V, 1978, p. 63-87 ; J.M. Luzón Nogué, F.J. Sánchez-Palencia, F. Acuña *et alii*, *El Caurel*, Excavaciones Arqueo-

des sites où ils apparaissent. On se fera simplement une idée de leur répartition à l'aide de la carte que je reproduis ici (fig. 2). Pour résumer très brièvement l'état de la question, l'hypothèse de Harbison, selon laquelle les chevaux de frise en pierre de la Péninsule ibérique seraient des adaptations locales, élaborées à l'aide du matériau disponible sur place, des chevaux de frise en bois de l'Europe du nord halstattienne, fut généralement acceptée⁵, bien que l'on pût s'étonner de la rareté des jalons connus dans le vaste territoire qui sépare la zone hallstattienne de la Meseta espagnole. Dans ce contexte, la récente découverte d'un glacis planté de chevaux de frise en pierre, stratigraphiquement daté de la deuxième moitié du VII^e siècle av. J.-C., au pied du rempart d'Els Vilars (Arbeca, Lérida), entre l'Èbre et les Pyrénées catalanes, constitue un élément nouveau de première importance⁶.

Avant de se risquer à interpréter cette nouvelle et exceptionnelle donnée archéologique, il est bon de rappeler les éléments de chronologie dont nous disposons pour les chevaux de frise de la Meseta. La discussion approfondie qu'en a récemment donnée A. Esparza, à laquelle je me permets de renvoyer le lecteur⁷, me dispensera d'entrer dans de trop longs détails. En l'absence de toute donnée stratigraphique, des datations très larges, à l'échelle d'une phase culturelle, peuvent être tentées sur les rares sites où l'occupation humaine ne s'est pas prolongée plus de cent ou deux cents ans (avec le risque, toujours inhérent, que les structures étudiées puissent correspondre à une phase d'occupation dont tout autre vestige matériel, céramique en particulier, aurait échappé à l'attention des prospecteurs). Non sans afficher la prudence qu'imposent ces circonstances, on fera état de deux petites séries de sites dont l'âge peut être approché. Dans la province de Soria, les chevaux de frise semblent exclusivement associés aux phases du premier âge du fer ; l'ancienneté qu'on peut leur accorder remonte, au plus tôt, au VI^e siècle av.

lógicas en España, 110, Madrid, 1980, p. 77-85 ; Angel Esparza Arroyo, «Nuestros castros con piedras hincadas en el borde occidental de la Meseta», *Actas do Seminário de Arqueologia do Noroeste Peninsular, Guimarães 1979*, II, Guimarães, 1980, p. 71-86 ; *idem*, «Sobre el limite oriental de la cultura castreña», *Actas del II Seminario de Arqueología del Noroeste, Santiago de Compostela, 1980*, Madrid, 1983, p. 103-119 ; *idem*, *Los castros de la Edad del Hierro...*, ouvr. cité n. 2, p. 16-19 ; F. Fernández Gómez, ouvr. cité n. 2, p. 513-516 ; I. Garcés et E. Junyent, «Fortificación y defensa...», art. cité, n. 2, p. 38-49 ; *idem*, «El poblado fortificado de los Campos de Urnas tardíos en Els Vilars, Arbeca, Lleida», *XIX Congreso Nacional de Arqueología*, II, Saragosse, 1989, p. 329-339.

5. P. Harbison, «Wooden and Stone Chevaux-de-Frise...», p. 220 ; H.N. Savory, art. cité, p. 81 ; M. Belén *et alii*, art. cité, p. 67 ; A. Esparza, «Nuevos castros...», p. 80 ; F. Romero Carnicero, *La Edad del Hierro...*, ouvr. cité n. 2, p. 19 ; *idem*, *Historia de Castilla y León...*, ouvr. cité n. 3, p. 96 ; I. Garcés et E. Junyent, «Fortificación y defensa...», p. 43 et 45.

6. I. Garcés et E. Junyent, art. cités.

7. A. Esparza, *Los castros de la Edad del Hierro...*, ouvr. cité n. 2, p. 358-362.

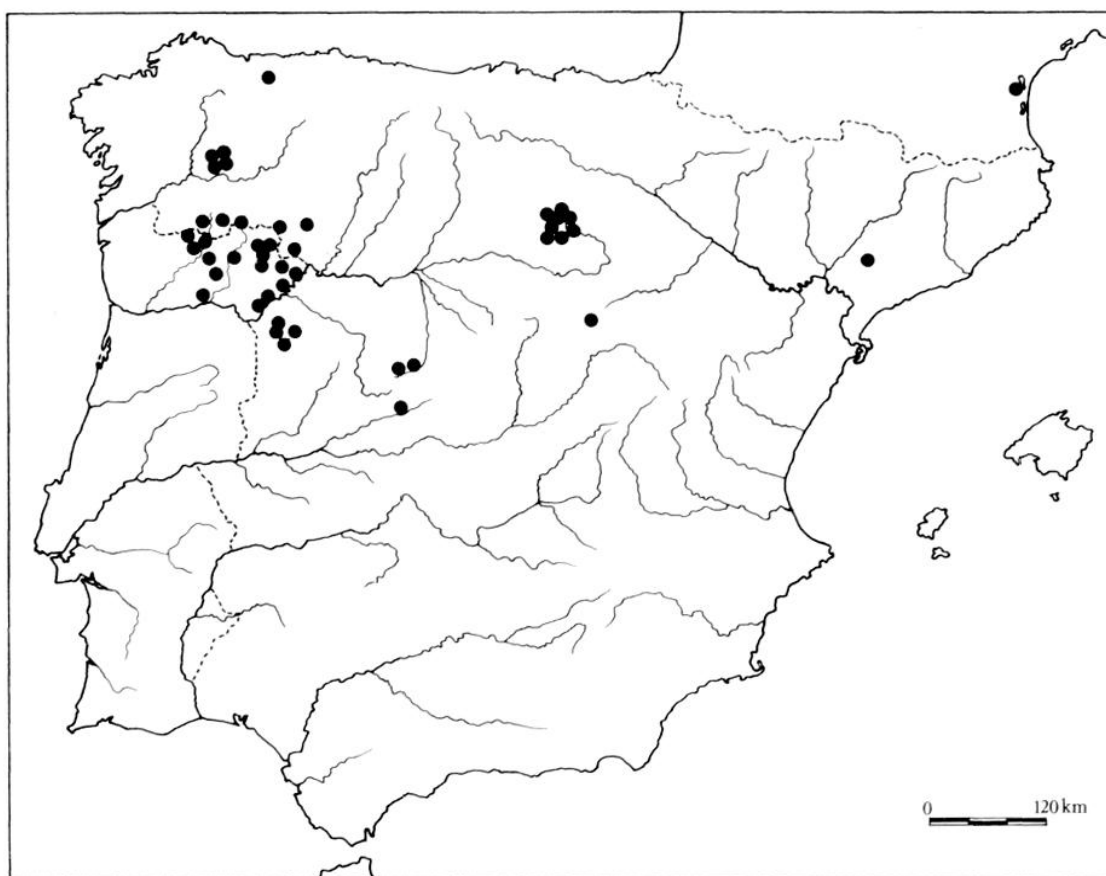


Fig. 2.— Répartition des chevaux de frise en Espagne, d'après Garcés et Junyent.

J.-C.⁸. À l'autre bout du territoire de la Meseta — et de l'éventail chronologique —, les chevaux de frise de la Sierra d'El Caurel, sur les confins montagneux de la Galice, furent certainement construits pendant le Haut-Empire romain⁹. Entre ces deux extrêmes, les données qui pourraient aider à discerner les étapes d'une diffusion, dans le temps et dans l'espace, sont extrêmement confuses. Les dates qui ont été proposées pour les sites des provinces d'Ávila et de Salamanque sont tout à fait hypothétiques. On ne peut guère avancer avec certitude qu'un *terminus ante quem* du II^e siècle av. J.-C. pour les chevaux de frise de la Mesa de Miranda (Chamartín, Ávila)¹⁰. Sur les frontières nord-ouest de la Meseta (Zamora et Trás-os-Montes), A. Esparza recense plusieurs castros dotés de chevaux de frise qui sont occupés dès la fin du premier âge du fer (culture de «Soto II»); mais

8. *Ibid.*, p. 359; cf F. Romero, *La Edad del Hierro...*, ouvr. cité n. 2, p. 19.

9. J.M. Luzón *et alii*, ouvr. cité, p. 82-84.

10. J. Cabré Aguiló, E. Cabré de Morán et A. Molinero Pérez, *El castro y la necrópolis del Hierro celtico de Chamartín de la Sierra (Ávila)*, *Acta Arqueologica Hispanica*, V, Madrid, 1950, p. 200-203, discuté par A. Esparza, *Los castros de la Edad del Hierro...*, p. 359, n. 93.

aucune donnée de fouille concrète ne permet de mettre en rapport ces deux faits, et d'imaginer, comme le fait cet auteur, une apparition des chevaux de frise vers 500 av. J.-C. On notera, *a contrario*, que dans ces mêmes parages des *castros* qui n'ont connu qu'une seule occupation vers le III^e siècle av. J.-C., comme celui de Lubián, sont également défendus par des chevaux de frise ¹¹.

Il est bien difficile de tirer des conclusions d'un panorama si lacunaire. Revenons cependant sur les deux datations qui délimitent, au moins provisoirement, le cadre chronologique de notre réflexion. Si l'implantation romaine, à El Caurel, a eu pour effet de multiplier les installations de chevaux de frise, c'est que ces derniers représentaient une tradition encore bien vivante à l'aube du premier millénaire. En revanche, dans la région de Soria, il semble assuré qu'on en avait perdu l'usage au second âge du fer, puisque les sites de cette époque en sont tous dépourvus. Ce décalage de plusieurs siècles, peut-être même d'un demi-millénaire, peut recevoir deux explications. La première verrait dans les chevaux de frise occidentaux un écho tardif de leurs prédécesseurs de la vallée de l'Èbre et de Soria; il faudrait donc supposer, entre ces deux extrêmes, une diffusion d'est en ouest, lente et progressive, tout au long de l'âge du fer. Une telle hypothèse conforterait évidemment les vues de Harbison, favorables à une pénétration d'origine continentale ¹².

La seconde explication met l'accent sur le caractère conservateur de la culture des *castros* du Nord-Ouest. Comme on l'a récemment suggéré ¹³, rien n'interdit de penser à une apparition, sinon synchronique, du moins partout ancienne des chevaux de frise, à la fin du premier âge du fer; seuls ceux du Nord-Ouest auraient alors survécu aux mutations du second âge du fer. Dans cette perspective, est-il absolument dépourvu de sens d'envisager que le foyer originel de cette technique défensive fût occidental? Les études les plus récentes écartent d'emblée l'hypothèse d'une diffusion d'origine atlantique ¹⁴. Il me semble pourtant que l'hypothèse avancée naguère par Hogg ¹⁵ n'est guère plus aventureuse que celle de Harbison, dont les faiblesses restent criantes malgré la découverte d'Els Vilars. De fait, sachant que les chevaux de frise d'Els Vilars sont *antérieurs* aux deux seuls exemples

11. *Ibid.*, p. 360-362.

12. Voir ci-dessus, n. 5.

13. Ricardo Martín Valls, «La Segunda Edad del Hierro: consideraciones sobre su periodización», *Zephyrus*, 39-40, 1986-1987, p. 68 et A. Esparza, *Los castros de la Edad del Hierro...*, p. 362.

14. I. Garcés et E. Junyent, «Fortificación y defensa...», art. cité n. 2, p. 43.

15. A.H.A. Hogg, «Four Spanish Hill-Forts», *Antiquity*, XXXI, 1957, p. 32.

français connus, ceux de Pech Maho¹⁶ et de Fou de Verdun¹⁷, on ne peut considérer que comme un postulat, séduisant mais gratuit, l'idée d'un cheminement continental allant du nord vers le sud. En tout état de cause, il n'est pas possible d'affirmer comme une vérité d'évidence que le lieu d'origine des chevaux de frise espagnols est l'Europe centrale¹⁸.

Dans le contexte péninsulaire, il convient d'insister sur un fait très remarquable : les chevaux de frise sont la seule technique de défense proto-historique qui ne soit attestée que dans la moitié septentrionale de l'Espagne, à l'exclusion de la Meseta méridionale¹⁹, de la façade méditerranéenne, de l'Andalousie et du sud du Portugal, et ceci quelle que soit l'époque considérée (préhistoire comprise). Il est vrai qu'il faut toujours se garder de tirer trop grand parti d'un argument *a silentio*, mais il me semble que les fortifications de l'aire ibérique, pour ne parler que de celles-là, sont aujourd'hui suffisamment connues pour qu'on puisse affirmer que les chevaux de frise ne faisaient pas partie de leur arsenal défensif. Ainsi, nous serions en présence d'un engin de défense inconnu des cultures du Bronze péninsulaire, inconnu également des cultures protohistoriques soumises aux influences méditerranéennes. À l'inverse, on ne peut qu'être frappé par la coïncidence qui existe entre la carte de répartition des chevaux de frise et celle de certains phénomènes culturels (langue, structures sociales, mobilier métallique) qui sont traditionnellement rattachés à la nébuleuse indo-européenne. Ces constatations peuvent alimenter la présomption d'une origine extra-péninsulaire non méditerranéenne, mais je ne crois pas que nos connaissances nous permettent de pousser plus loin l'hypothèse ; répétons-le, aucun argument valide ne désigne l'Europe centrale hallstattienne comme la seule piste possible.

Un dernier point mérite réflexion. Une relation a plusieurs fois été faite entre la présence des champs de chevaux de frise et l'importance de la cavalerie dans la société contemporaine²⁰. On a même été jusqu'à arguer de

-
16. Les chevaux de frise en pierre de Pech Maho ne sont en aucun cas antérieurs à la seconde moitié du VI^e siècle ; voir, en dernier lieu, Yves Solier, «Pech Maho - Sigeac, Aude», dans B. Dedet et M. Py (éd.), *Les enceintes protohistoriques de Gaule méridionale*, ARALO, cahier n° 14, Caveirac, 1985, p. 62-63.
 17. Site datable de la transition Hallstatt/La Tène ; voir P. Harbison, «Wooden and Stone Chevaux-de-Frise...», p. 215.
 18. Sic F. Romero, *Historia de Castilla y León...*, ouvr. cité, n. 3, p. 96.
 19. Le castro de Raso de Candeleda, qui appartient administrativement à la province d'Ávila mais est situé sur le piémont sud de la Sierra de Gredos, serait le seul, dans la Meseta méridionale, à posséder des chevaux de frise. Leur existence a cependant été mise en doute par le fouilleur du site : F. Fernández Gómez, ouvr. cité n. 2, p. 516.
 20. P. Harbison, «Wooden and Stone Chevaux-de-Frise...», p. 220 ; Juan Maluquer de Motes, «Bases para el estudio de las culturas metalúrgicas de la Meseta», *Primer Symposium de Prehistoria de la Península Ibérica*, sept. 1959, Pampelune, Diputación Foral de Navarra, 1960, p. 144 ; *idem*, «En torno a las fortificaciones del poblado del Cerro de Sorbán en Calahorra», *Calahorra, bimilenario de su fundación, I Symposium*

cette relation pour soutenir l'existence d'une classe aristocratique, d'une élite équestre, issue — suppose-t-on — de quelque invasion celtique (les auteurs récents préfèrent le terme plus discret d'infiltration). Mais cet enchaînement d'hypothèses repose sur un postulat très discutable. Les chevaux de frise furent-ils vraiment conçus pour faire obstacle aux évolutions d'une cavalerie ennemie? Pour ma part, je n'en crois rien. Dans la péninsule Ibérique, les chevaux de frise sont toujours placés au pied du rempart, dans la portion immédiate du glacis; quand il existe un fossé, on les trouve au revers de la contrescarpe, parfois même entre l'escarpe et la courtine²¹, ou encore sur la berme qui sépare deux fossés²². Ainsi, soit ces chevaux de frise sont matériellement hors de portée d'un cheval, pour qui les fossés sont des obstacles irrémédiables, soit ils occupent des aires directement battues par les défenseurs, où un homme monté ne s'aventure jamais: on ne se lance pas à cheval à l'assaut d'une muraille haute de plusieurs mètres! La cavalerie, à toutes les époques de l'histoire de la guerre, a toujours été tenue à l'écart des travaux de siège et des manœuvres d'assaut²³. On se rappellera, par exemple, que les *lilia* disposés par César sur le glacis de la contrevallation d'Alésia, qui ne sont autre chose que des chevaux de frise en bois, servirent contre l'infanterie gauloise²⁴, tandis que la cavalerie des deux partis évoluait, comme de coutume, loin des retranchements.

Les chevaux de frise, en Espagne, ne peuvent avoir eu d'autre but que d'entraver la marche de fantassins tentant de s'approcher du rempart. Leur disposition très serrée, sur tous les sites connus, avec des intervalles inférieurs à l'amplitude du pas humain, atteste bien cette préoccupation. Certes, il existe quelques champs de chevaux de frise qui s'étendent sur une aire suffisamment grande et plane, et assez loin du rempart, pour qu'il soit loisible de supposer qu'ils purent *aussi* servir de défense contre une troupe montée; mais ils ne représentent qu'une faible proportion de l'ensemble, et cette fonction, si elle eut jamais une application réelle, devait être très secondaire. Un dernier argument, d'ordre archéologique, me semble décisif. Il provient

de Historia de Calahorra, Calahorra, 1984, p. 50; Martín Almagro-Gorbea, «Los Campos de Urnas en la Meseta», *Zephyrus*, 39-40, 1986-1987, p. 42; Francisco Burillo Mozota, «Sobre el origen de los Celtíberos», *I Simposium sobre los Celtíberos*, Saragosse, 1987, p. 81.

21. À Parada (Trás-os-Montes) et à Hinojosa (Soria), voir P. Harbison, «Castros with chevaux-de-frise...», p. 122 et 134 et fig. 2 et 7; à Lubián (Zamora), voir A. Esparza, *Los castros...*, ouvr. cité n. 2, p. 89.
22. À Riomanzanas (Zamora), voir A. Esparza, «Nuevos castros...», art. cité n. 4, p. 73; dans la Sierra del Caurel (Lugo), à Torre do Castro et à Castro da Torre, voir J.M. Luzón *et alii*, ouvr. cité n. 4, p. 83.
23. Je ne connais à cette règle de bon sens qu'une seule exception, c'est l'exploit de Lasalle s'emparant en 1806 de la place forte de Stettin avec, pour toute troupe, 700 cavaliers... Mais il avait fait croire qu'une armée le suivait!
24. *De Bello Gallico*, VII, 82.

des fouilles d'Els Vilars, où un déphasage très net est apparu entre l'utilisation des chevaux de frise, qui sont abandonnés et enfouis au plus tard au début du V^e siècle, et le développement de l'élevage du cheval, qui ne prend une réelle importance sur ce site qu'à l'apogée de l'époque ibérique, un ou deux siècles après cet abandon²⁵.

2) Les appareils en pierre et en bois

Les appareils des remparts de la Meseta sont encore mal connus. De très nombreux *castros* fortifiés ont été repérés par prospection terrestre ou aérienne, mais une fraction infime d'entre eux ont été fouillés; or, leurs remparts n'apparaissent le plus souvent que sous l'aspect d'un talus informe, plus ou moins arasé, ou d'un amoncellement de blocs écroulés sous lesquels il est bien difficile de deviner les proportions réelles et la structure du mur d'origine. Les développements qui suivent ne peuvent que pâtir de ce défaut d'information.

Le problème des appareils à armature en bois est sans doute le plus irritant de tous. Non seulement les structures en bois, éminemment périssables sous le climat de la Meseta, ne peuvent être étudiées qu'à travers leurs négatifs (trous de poteau, logements de madriers) ou leurs résidus carbonisés, mais encore leur fouille et leur description, dans ces régions, n'a pas toujours été très heureuse. Or il s'agit d'un problème capital. Ces structures en bois ont été plusieurs fois interprétées comme des intrusions celtiques dans l'architecture indigène; étant donné les controverses sans cesse renouvelées que suscite la question des influences celtiques en Espagne, on mesure facilement l'importance que peut revêtir la confirmation — ou l'infirmité — de ces hypothèses. Voyons d'abord de quelles données archéologiques nous disposons. Cinq cas seulement sont connus, dont deux très douteux, pour tout l'âge du fer et pour toute la péninsule Ibérique.

L'enceinte de Soto de Medinilla (Valladolid) est la seule fortification de la Meseta sur laquelle des fouilles stratigraphiques ont permis l'identification certaine d'éléments en bois²⁶. Contre un rempart d'adobes, dont nous aurons l'occasion de reparler plus loin, s'appuyait du côté interne une palissade formée de pieux verticaux contigus. Leur empreinte s'est conservée dans un épais enduit d'argile, cuit par un incendie, qui servait de liaison

25. I. Garcés et E. Junyent, «Fortificación y defensa...», art. cité n. 2, p. 45.

26. Pedro de Palol, «La muralla céltica del poblado de 'El Soto de Medinilla'», *VIII Congreso Nacional de Arqueología*, Saragosse, 1964, p. 275-276; *idem*, «Estado actual de la investigación prehistórica y arqueológica en la Meseta Castellana», *IX Congreso Nacional de Arqueología*, Saragosse, 1966, p. 29-30 et pl. I et II; Pedro de Palol et Federico Wattenberg, *Carta arqueológica de España - Valladolid*, Valladolid, Servicio de Investigaciones Arqueológicas, 1974, p. 181-195.

entre ces deux structures²⁷. En deçà de la palissade, à l'intérieur de l'enceinte, quatre ou cinq rangées de pieux, distantes entre elles de 40 à 60 cm, se développaient parallèlement au mur. On ne sait trop, d'après les informations publiées, si ces poteaux étaient verticaux, destinés donc à supporter un chemin de ronde²⁸, ou inclinés vers le rempart, ce qui donnerait à penser qu'ils remplissaient une simple fonction d'étalement²⁹. Cette enceinte, exceptionnelle à tous les égards, appartient au premier âge du fer ; les problèmes posés par sa datation exacte, qui n'intéressent pas immédiatement notre propos, seront exposés ultérieurement.

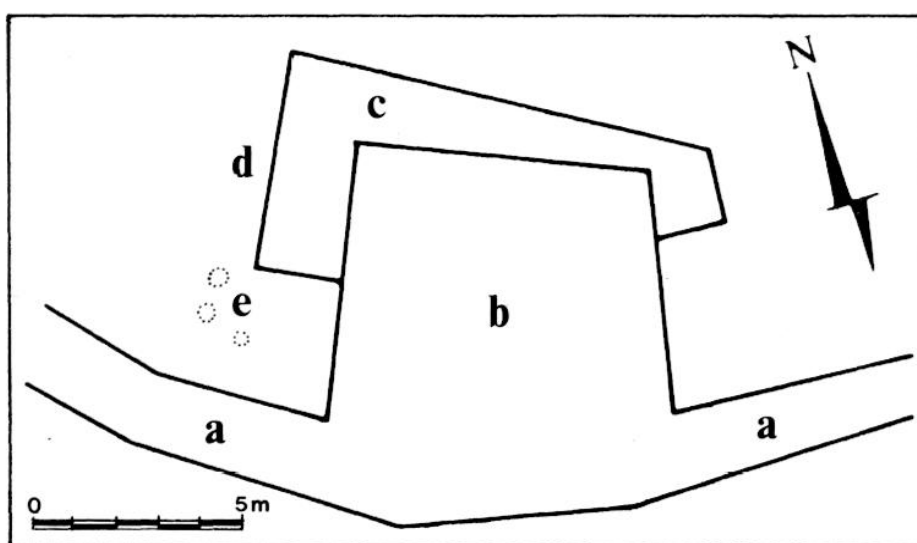


Fig. 3.— Plan du «Castillete» de Monte Bernorio, d'après San Valero Aparisi. a) courtine de l'enceinte intérieure. b) «Castillete». c) contrefort. d) parement percé de trous. e) trous de poteau (emplacement estimé d'après une vue cavalière).

Une deuxième mention, relative à la muraille intérieure de Monte Bernorio (Aguilar de Campoo, Palencia), a donné lieu à des spéculations dignes d'attention, bien que nous ne disposions pour ce site archéologique que d'un mémoire de fouille très déficient³⁰. A. Esparza a tenté récemment

27. Voir P. de Palol et F. Wattenberg, ouvr. cité, p. 184. Mais cette description, la plus complète dont on dispose en l'absence d'un mémoire de fouille définitif, est contredite par la publication antérieure de P. de Palol («La muralla céltica...», p. 275), selon laquelle la palissade n'était pas encastrée, mais noyée dans l'argile, un coffrage d'adobes la recouvrant des deux côtés.

28. P. de Palol, «La muralla céltica...», p. 275.

29. P. de Palol et F. Wattenberg, ouvr. cité, p. 184.

30. Julián San Valero Aparisi, *Monte Bernorio, Aguilar de Campoo (Palencia). Campaña de estudio en 1959*, Excavaciones Arqueológicas en España, 44, Madrid, 1966, p. 14-23 pour la muraille.

de tirer le profit qu'on pouvait de cette publication³¹, mais le résultat reste, malgré tout, décevant. Les traces de structures en bois de Monte Bernorio sont de deux sortes. D'une part, les fouilles ont fait apparaître des trous de poteau creusés dans le sol à une certaine distance d'un bastion de l'enceinte, baptisé le «Castillete» (fig. 3)³². Ces trous de poteau sont trop éloignés du mur pour avoir fait partie de sa structure ; tout au plus pouvaient-ils soutenir une construction adossée au rempart. D'autre part, San Valero avait remarqué qu'un des parements externes de ce même bastion présentait deux alignements irréguliers de trous étroits (une dizaine de cm de diamètre, au plus, d'après sa figure 5) mais fort profonds (0,50 à 1,50 m), ce qui lui fit supposer qu'ils avaient pu servir à l'insertion de pièces de bois dans le mur³³. Esparza reprit à son compte et développa cette hypothèse ; ces trous seraient les logements de poutres horizontales qui, traversant perpendiculairement le mur, auraient formé une espèce d'armature en bois, en somme, une structure analogue au fameux *murus gallicus* de l'Europe tempérée³⁴. Ainsi, cette partie de l'enceinte de Monte Bernorio, dont la construction est certainement postérieure au III^e siècle av. J.-C.³⁵, porterait la marque d'une influence de La Tène.

Cette interprétation appelle des réserves importantes. En premier lieu, force est de convenir que les cavités dont le mur semble percé sont si étroites, et leur disposition si irrégulière qu'on a peine à reconnaître en elles les traces d'une authentique charpente. Malheureusement, nous ne pouvons nous fonder que sur une description laconique et incomplète, accompagnée d'une figure trop schématique ; les photographies publiées ne permettent pas non plus d'apprécier l'aspect exact du parement. Je préfère donc, sur ce point, réserver mon jugement. Mais je soulignerai un autre élément, qui retire beaucoup de sa portée à l'hypothèse d'A. Esparza. Les structures dont nous parlons n'ont été observées que sur un court tronçon de mur, sur l'une des faces d'un «bastion» dont la nature me paraît très problématique. En effet, ce prétendu bastion fait saillie à l'intérieur de l'enceinte, ce qui lui ôte à l'évidence toute utilité défensive³⁶. Il n'est donc même pas certain que ces

31. A. Esparza Arroyo, «Reflexiones sobre el castro de Monte Bernorio...», art. cité n. 2, p. 395-408 ; repris par R. Martín Valls, «La Segunda Edad del Hierro...», art. cité n. 13, p. 82.

32. Cette distance oscille entre 50 cm et 1 m, d'après J. San Valero, ouvr. cité, p. 22, fig. 5. Mais cette figure est on ne peut plus imprécise (c'est une vue cavalière !). Voir aussi les photos des pl. VII et VIII.

33. *Ibid.*, p. 21 sq.

34. A. Esparza, «Reflexiones...», p. 401-404 ; dans le même sens, R. Martín Valls, *Historia de Castilla y León...*, ouvr. cité n. 2, p. 129, et *idem*, «La Segunda Edad del Hierro...», p. 82.

35. A. Esparza, «Reflexiones...», p. 397.

36. Voir J. San Valero, ouvr. cité, p. 15, fig. 2.

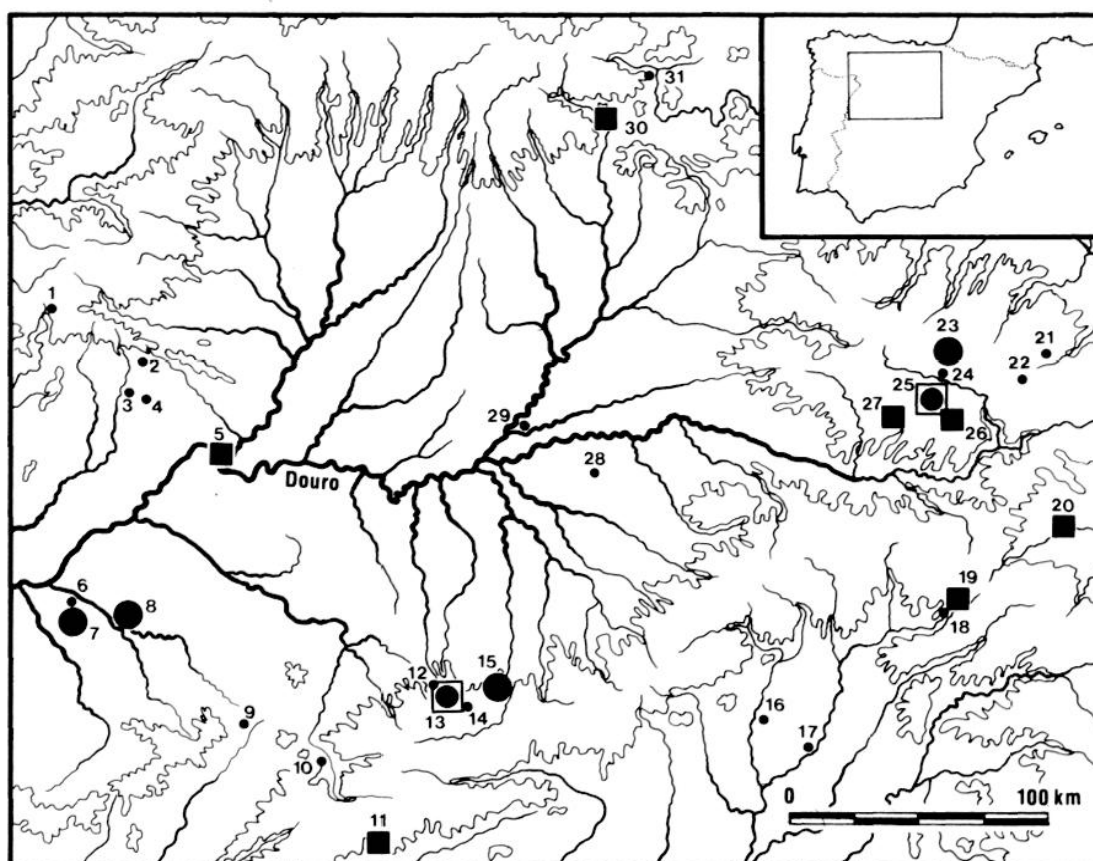


Fig. 4.— Répartition des principaux sites de la Meseta mentionnés dans le texte. 1: Lubián (Zamora) - 2: Riomanzanas (Zamora) - 3: El Pedroso (Zamora) - 4: El Cerco (Zamora) - 5: Santiago (Zamora) - 6: Bermellar (Salamanque) - 7: Las Merchanas (Salamanque) - 8: Yecla la Vieja (Salamanque) - 9: Castillo Viejo (Salamanque) - 10: El Berrueco (Salamanque) - 11: El Raso (Ávila) - 12: Cillán (Ávila) - 13: La Mesa de Miranda (Ávila) - 14: Sanchorreja (Ávila) - 15: Las Cogotas (Ávila) - 16: Fuente el Saz del Jarama (Madrid) - 17: El Salto del Cura (Madrid) - 18: Los Castillejos (Guadalajara) - 19: Guijosa (Guadalajara) - 20: Valdelamadre (Soria) - 21: San Felices (Soria) - 22: Suellacabras (Soria) - 23: Valdeavellano (Soria) - 24: Hinojosa (Soria) - 25: Ocenilla (Soria) - 26: Izana (Soria) - 27: Calatañazor (Soria) - 28: La Plaza de Cogeces (Valladolid) - 29: El Soto de Medinilla (Valladolid) - 30: Monte Bernorio (Palencia) - 31: Celada Marlantes (Santander).

Ronds noirs: enceintes munies de tours ou de bastions curvilignes.

Carrés: présence d'ouvrages quadrangulaires ou de décrochements à angle droit.

énigmatiques structures de bois fussent réellement associées à une fortification; et ce doute est accentué par le fait qu'aucun orifice, aucun logement de poutre n'a été signalé sur toute l'étendue du front extérieur de l'enceinte.

Le troisième exemple est cantabre. Il semble que sur le site préromain de Celada Marlantes (Campoo de Enmedio, Santander) ait existé, au-dessus d'une muraille de pierre, dont cinq assises sont conservées, une superstructure en bois, peut-être une palissade³⁷. Cette superstructure n'est malheureu-

37. Miguel Ángel Marcos García, «Estructuras defensivas en los castros cántabros de la cabecera del Ebro», *Zephyrus*, 39-40, 1986-1987, p. 481.

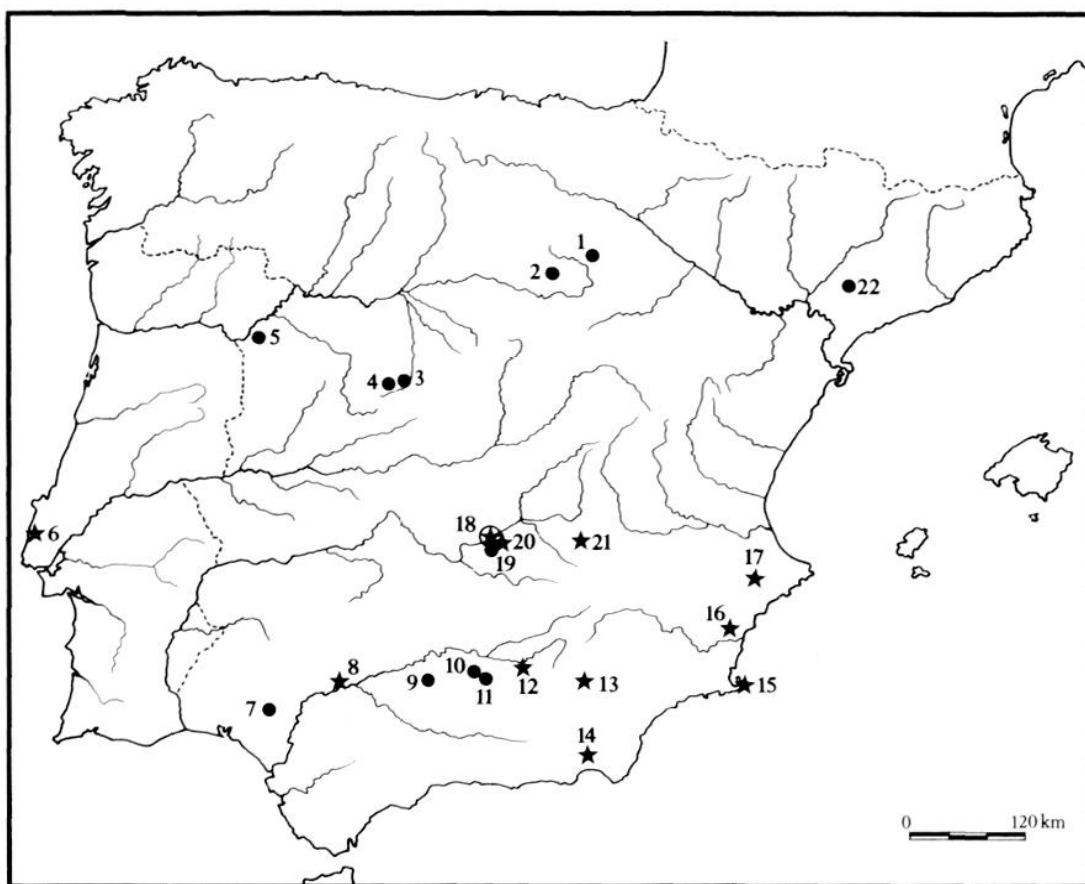


Fig. 5.— Répartition des murailles à parements multiples du Chalcolithique et de l'âge du bronze (étoiles) et de l'âge du fer (ronds noirs et cercle). 1 : Suellacabras (Soria) - 2 : Calatañazor (Soria) - 3 : Las Cogotas (Ávila) - 4 : Mesa de Miranda (Ávila) - 5 : Bermellar (Salamanque) - 6 : Zambujal (Estrémadure) - 7 : Tejada la Vieja (Huelva) - 8 : La Mesa de Setefilla (Séville) - 9 : Torreparedones (Cordoue) - 10 : Atalayuelas de Fuerte del Rey (Jaén) - 11 : Puente Tablas (Jaén) - 12 : Cerro de Cabezuelos (Jaén) - 13 : Cerro de la Virgen (Grenade) - 14 : Los Millares (Almería) - 15 : La Cala del Pino (Murcie) - 16 : Caramoro I et II (Alicante) - 17 : Mola Alta (Alicante) - 18 : Motilla de las Cañas (Ciudad Real) - 19 : Motilla de los Palacios (Ciudad Real) - 20 : Motilla del Azuer (Ciudad Real) - 21 : Morra del Quintanar (Albacete) - 22 : Els Vilars (Lérida).

sement connue que par des restes carbonisés qui ne permettent pas d'en entrevoir la disposition. La date de construction de cette muraille, elle non plus, n'est pas connue avec précision ; d'après ses fouilleurs elle ne remonterait pas au-delà du II^e siècle av. J.-C.³⁸.

Restent deux mentions qui ne peuvent être retenues. A. Llanos avait supposé, il y a quelques années, que certains remparts de la province d'Álava comporteraient une structure mixte, en pierre, en terre et en bois³⁹, précisant

38. Miguel Ángel García Guinea et Regino Rincón, *El asentamiento cántabro de Celada Marlanges (Santander)*, Santander, Institución Cultural de Cantabria, 1970, p. 34.

39. Armando Llanos, «Urbanismo y arquitectura en poblados alaveses de la Edad del Hierro», *Estudios de Arqueología Alavesa*, VI, Vitoria, 1974, p. 115 et 140.

cependant qu'aucun indice archéologique véritable ne soutenait cette hypothèse. Comme il arrive trop souvent, ce qui était à l'origine une simple spéculation s'est transformé, sous la plume d'auteurs plus récents, en un fait catégorique⁴⁰ ; il me paraît raisonnable de n'en pas tenir compte. Il est d'ailleurs possible que Llanos fit allusion à des remparts dont les superstructures seules étaient en bois ; outre l'exemple de Celada Marlantes que je viens de citer, on pensera au *Castro* de las Peñas de Oro, qui appartient précisément à la province d'Alava. Le corps principal de la muraille s'y composait d'un mélange de pierre et de terre, parementé en pierre sur les deux faces, et surmonté par une palissade recouverte de torchis ; l'ensemble est daté du début du second âge de fer⁴¹.

Enfin, la littérature récente comporte plusieurs allusions à la muraille de Pallantia, incendiée en 74 av. J.-C. lors du siège de la ville par Pompée⁴². Dans une brève glose sur cet épisode, Schulten avait un peu légèrement prétendu que, pour brûler ainsi, les murs de Pallantia devaient être bâtis en adobes et en bois⁴³. Encore une fois, ce qui n'était qu'une hypothèse, aventurée à la diable, a été répété à l'envi comme un fait d'évidence⁴⁴. Mais cette hypothèse ne repose sur rien. On ne voit pas d'abord pourquoi Schulten imagine des adobes, qui sont loin de constituer un matériau inflammable, plutôt que des pierres.

Mais surtout, il convient de se demander ce qu'un auteur ancien entendait exactement par l'incendie d'une muraille. D'autres récits de siège antiques, mieux documentés, peuvent nous l'indiquer. On sait par Thucydide que l'incendie du rempart fut, lors des sièges de la guerre du Péloponnèse, l'une des armes les plus efficaces entre les mains des assaillants⁴⁵, alors même que la structure interne des remparts grecs, bâtis en pierre ou en briques crues, ne comportait jamais de bois. Mais ces murs étaient couronnés

40. Gonzalo Ruiz Zapatero, *Los Campos de Urnas del NE. de la Península Ibérica*, Madrid, Editorial de la Universidad Complutense, 1985, p. 615.

41. J.M. Ugartechea, A. Llanos, J. Fariña et J.A. Agorreta, «Castro de las Peñas de Oro», *IX Congreso Nacional de Arqueología*, Saragosse, 1966, p. 210-213. La palissade en bois apparaît également dans les premières phases constructives du village de La Hoya (Laguardia, Álava) : voir Armando Llanos, «La Edad del Hierro y sus precedentes en Álava y Navarra», *Munibe (Antropología - Arkeologia)*, 42, 1990, p. 171-172.

42. D'après le récit d'Appien (*Guerres Civiles*, I, 112). Pallantia a été située tantôt à Palencia capitale, tantôt à Palenzuela, dans la même province.

43. Adolf Schulten, *Fontes Hispaniae Antiquae, fasc. IV : Las guerras de 154-72 a. de J.C.*, Barcelone, Bosch, 1937, p. 225.

44. A. Esparza, «Reflexiones...», art. cité n. 2, p. 401 ; R. Martín Valls, *Historia de Castilla y León...*, ouvr. cité, n. 2, p. 129 ; *idem*, «La Segunda Edad del Hierro...», art. cité n. 13, p. 82 ; C.F.C. Hawkes, «The castro culture of the peninsular North West : fact and inference», *Papers in Iberian Archaeology* (BAR, 193), Oxford, 1984, p. 190.

45. Yvon Garlan, *Recherches de poliorcétique grecque*, Bibliothèque des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome, 223, Paris, 1974, p. 140-141.

par une palissade en bois, et c'est évidemment par synecdoque que les auteurs anciens parlent de l'incendie d'une muraille quand, en réalité, il ne s'agissait jamais que de mettre le feu aux superstructures du chemin de ronde. Or, l'existence d'une palissade en bois au-dessus d'un rempart en pierre est bien attestée en Espagne, comme nous venons de le voir, sur les sites septentrionaux de Celada Marlanges et de Peñas de Oro. Et, précisément, ces sites n'ont gardé la trace de leurs palissades que parce que celles-ci furent la proie d'un incendie... comme à Pallantia, est-on tenté de dire.

Un si maigre bilan ne peut donner lieu qu'à des conclusions provisoires. Pour le moins, il semble assuré que l'Espagne protohistorique n'a pas connu de véritables remparts en bois de type celtique. Notons qu'à Soto de Medinilla, où la présence du bois est le mieux attestée, on trouve une combinaison entre le bois et les briques crues qui est sans exemple dans l'Europe du nord⁴⁶. Mais surtout, on n'a sur aucun site la trace indubitable d'une utilisation du bois dans la masse du rempart ; on ne peut faire état, avec prudence, que de constructions sur poteaux porteurs adossées ou accolées au parement interne de la muraille. On n'a nul besoin, pour ce type de structures, d'invoquer des modèles celtiques. On connaît assez de cabanes en bois et torchis de la fin de l'âge du bronze et du début de l'âge du fer, tant dans la Meseta⁴⁷ que dans la vallée de l'Èbre⁴⁸, pour supposer une élaboration locale d'une architecture en bois qui devait être extrêmement répandue. Ce qui en revanche n'est pas encore clairement attesté, et ce qui seul pourrait être éventuellement assimilé à une technique celtique, ce sont des structures *mixtes*, alliant la pierre et le bois dans la masse de l'ouvrage.

Mais, à supposer que l'existence de ces structures mixtes pût être prouvée en Espagne (à Monte Bernorio par exemple, si l'hypothèse d'Esparza venait à être confirmée), pourquoi faudrait-il en rechercher la source au-delà des Pyrénées, lorsque l'on sait qu'une technique presque identique était déjà pratiquée sur le sol espagnol des siècles avant que les Celtes n'eussent assemblé leurs premiers *muri gallici*? C'est en effet ce que nous montre le remarquable site chalcolithique du Cerro de la Virgen (Orce, Grenade). Le village occupait un éperon barré ; il était protégé par une épaisse muraille dont la base était constituée d'assises de pierre sèche traversées par de grosses

46. À La Heuneburg, la seule enceinte hallstattienne où des adobes aient été utilisés (de ce point de vue elle reste d'ailleurs un *unicum*), on a, selon les phases de construction, soit l'adobe seul, soit le bois et la terre, sans adobes (voir W. Kimmig, *Die Heuneburg am oberen Donau*, Führer zu archäologischen Denkmälern in Baden-Württemberg, 1, Stuttgart, Konrad Theiss, 1983).

47. Voir par ex. M. Almagro-Gorbea et A.F. Dávila, «Ecce Homo. Una cabaña de la primera Edad del Hierro», *Revista de Arqueología*, 98, 1989, p. 29-38 : description d'une cabane en bois du VII^e-VI^e siècle à Ecce Homo (Alcalá de Henares, Madrid).

48. G. Ruiz Zapatero, ouvr. cité n. 40, p. 474 et 616 sq : Cabezo de Monleón, Cortes de Navarra, El Redal, San Miguel de Arnedo, etc.

poutres horizontales à intervalles réguliers⁴⁹. On a là, toutes époques confondues, le seul exemple avéré dans la péninsule Ibérique d'une muraille à poutrage interne ; n'était sa date, on n'hésiterait guère à l'identifier comme un *murus gallicus*⁵⁰.

L'utilisation du bois dans les fortifications est attestée sur d'autres sites préhistoriques, mais jamais sous la forme d'une véritable armature interne. À une date quelque peu antérieure à celle du Cerro de la Virgen, le rempart chalcolithique de Robledo de Zájara (Almería), proche par sa structure de celui de Los Millares, était précédé d'une rangée de poteaux contigus au parement de pierre⁵¹. Quelques siècles plus tard, à la Cuesta del Negro (Purullena, Grenade), une série de trous de poteau furent creusés contre les deux faces du mur extérieur d'un fortin qui défendait le village. Les fouilleurs du site supposent que ce dispositif supportait un toit ou une espèce de chemin de ronde⁵² ; l'ensemble de ces structures est daté de l'«Argar B». Au Cerro de la Mora (Moraleta, Grenade), l'épaisse muraille du Bronze tardif est également bordée de poteaux verticaux à-demi engagés dans le parement interne⁵³. On peut encore citer, dans un contexte domestique, les murs du village argarique de la Terrera del Reloj (Dehesas de Guadix, Grenade), dans le parement desquels étaient encastrés des poteaux verticaux d'une quinzaine de centimètres d'épaisseur⁵⁴. Ces quatre exemples illustrent la vitalité d'une technique originale, associant à un mur de pierre des poteaux adossés ou superficiellement encastrés, qui s'est maintenue dans le sud de la Péninsule tout au long de la préhistoire, jusqu'à la fin du deuxième millénaire avant notre ère. Si j'insiste sur ce point, c'est bien entendu en raison de la ressemblance de ces structures de bois adossées avec les rangs de

49. Wilhelm Schüle, *Orce und Galera I. Übersicht über die Ausgrabungen 1962-1970*, Mayence, Philipp von Zabern, 1980, p. 31.

50. L'analogie est si complète qu'on a pu observer, exactement comme dans les «enceintes vitrifiées» celtiques de l'Écosse et du Massif Central, qu'un incendie avait transformé en chaux une partie des moellons calcaires des parements de la muraille (cf. Françoise Audouze et Olivier Buchsenschutz, *Villes, villages et campagnes de l'Europe celtique*, Paris, Hachette, 1989, p. 120 sq.).

51. M.D. Camalich Massieu, D. Martín Socas, A. Mederos Martín *et alii*, «Excavación sistemática en el Robledo de Zájara (Almería)», *IV Jornadas de Arqueología Andaluza, Jaén, 15-19 enero de 1991*, préactes, p. 90.

52. Francisco de La Torre Peña, «Estudio de las secuencias estratigráficas de la cultura del Argar en la provincia de Granada», *Cuadernos de Prehistoria de la Universidad de Granada*, III, 1978, p. 150.

53. J. Carrasco Rus, J.A. Pachón Romero et M. Pastor Muñoz, «Memoria preliminar sobre la campaña de excavaciones 1987 en el Cerro de la Mora, Moraleta de Zafayona (Granada)», *Anuario de Arqueología Andaluza - 1987* (II), Séville, Consejería de Cultura de la Junta de Andalucía, 1990, p. 243 et pl. I.

54. F. Molina, P. Aguayo, E. Fresneda et F. Contreras, «Nuevas investigaciones en yacimientos de la Edad del Bronce en Granada», *Homenaje a Luis Siret (1934-1984)*, Séville, 1986, p. 354 et pl. II,a.

pieux de Soto de Medinilla (abstraction faite des adobes qui, à Soto, remplacent la pierre, non point par suite d'un choix technique, mais par nécessité, comme on le verra plus loin).

Mais qu'on ne s'y méprenne pas : il n'est pas question de supposer une parenté directe entre des enceintes que trop de choses séparent — la distance, la date et le contexte culturel. Ce parallèle ne démontre pas une *filiation* ; il nous permet seulement d'affirmer l'existence d'un *précédent*. J'entends par là que, du moment qu'on a la preuve qu'une technique était répandue dans le sud de la péninsule Ibérique à l'aube de la protohistoire, et que l'on sait par ailleurs que les peuples de l'intérieur disposaient d'un savoir-faire technique suffisant pour sa réalisation, la probabilité que l'apparition de cette technique en un point quelconque de la Meseta soit le simple effet de la diffusion d'une tradition indigène est si grande qu'il serait inutile et déraisonnable d'en appeler à des modèles ou à des prototypes étrangers⁵⁵.

J'ajouterai à cet argument, que je crois de simple bon sens, que la ressemblance alléguée entre les murailles hispaniques et les remparts celtiques est, pour le moins, superficielle. Seuls les remparts à poutrage interne du type Preist⁵⁶, parmi les modèles celtiques connus, offrent une vague similitude avec la muraille espagnole de Soto de Medinilla. Mais l'analogie est incomplète. Il manque, en effet, à cette muraille un élément essentiel du rempart celtique : les poutres transversales qui unissent entre eux les deux parements. Et est-il nécessaire d'ajouter qu'aucune enceinte du type Preist n'est attestée à l'ouest du Rhin⁵⁷ ?

3) Les remparts d'adobes

L'enceinte de Soto de Medinilla, déjà évoquée ci-dessus, reste pour la Meseta le seul exemple pleinement attesté par l'archéologie d'une fortification bâtie en briques crues⁵⁸. On trouve, certes, d'autres mentions de cette technique, mais elles sont conjecturales ou, parfois même, erronées. J'ai dit plus haut que l'assertion de Schulten, selon laquelle l'enceinte de Pallantia

55. P. de Palol avait bien senti la difficulté de ces cousinages trop lointains, lorsqu'il hésitait, pour l'architecture de Soto de Medinilla, entre une «typologie indo-européenne» et un parallèle avec les constructions indigènes, méditerranéennes, du Cerro de la Virgen («Estado actual de la investigación prehistórica y arqueológica en la Meseta Castellana», *IX Congreso Nacional de Arqueología*, Saragosse, 1966, p. 29 sq.).

56. John Ralph Collis et Ian Beith Ralston, «Late La Tène defences», *Germania*, 54, 1976, p. 136.

57. F. Audouze et O. Buchsenschutz, ouvr. cité, p. 113.

58. Les adobes de Soto ont été insuffisamment décrits. Leurs dimensions ne sont pas précisées dans le texte, mais il semble, d'après les photographies publiées, qu'ils forment de grands parallélépipèdes de longueur et d'épaisseur assez variables, disposés en lits horizontaux sur plusieurs rangées (P. de Palol et F. Wattenberg, ouvr. cité n. 26, pl. XV à XVII).

était faite d'adobes et de bois mêlés, est dénuée de fondement sérieux. Trois autres mentions mal documentées doivent être écartées d'emblée. Contrairement à ce qui a pu être écrit⁵⁹, le village protohistorique du Cerro de las Nieves (Pedro Muñoz, Ciudad Real), dans le sud de la Meseta, n'a jamais possédé une enceinte d'adobes ; des fouilles récentes suggèrent même que le village pouvait être dépourvu de fortifications⁶⁰. Quant au site madrilène du Salto del Cura (Alcalá de Henares), on n'y a observé qu'un talus de terre⁶¹, nullement un rempart d'adobes⁶². De même, la prétendue muraille «en moellons et en adobes» du Cerro del Castelar à San Felices (Soria)⁶³ est née d'une mauvaise lecture d'une description plus ancienne, due à Blas Taracena, qui parlait simplement de moellons et de terre (*mampostería y barro*) ; cette dernière, utilisée brute, devait servir de liant entre les pierres⁶⁴.

Une dernière allusion à la brique crue mérite un peu plus d'attention. Elle provient du *castro* de Los Castillejos de Sigüenza (Guadalajara), où une muraille de pierre soigneusement appareillée, haute d'au moins un mètre et demi, était probablement complétée par une élévation en briques crues, si l'on interprète comme l'écroulement d'une superstructure la grande quantité d'adobes retrouvés au pied du mur⁶⁵. Cette enceinte, malgré l'absence d'une stratigraphie claire, peut être rapportée à une occupation celtibère.

Les remparts d'adobes furent-ils dans la Meseta aussi rares que cette rapide recension le suggère ? Il est certain que non ; au risque de rappeler une évidence, nous devons tenir compte de la fragilité des vestiges en terre crue, tout particulièrement dans les terres arables soumises à un intense labourage de la vallée du Douro, où nous ne connaissons qu'une seule for-

59. María Concepción Blasco Bosqued, «La España celtibérica: la segunda Edad del Hierro en la Meseta», *Historia General de España y América*, I(2), Madrid, Rialp, 1987, p. 306, interprétant mal Martín Almagro-Gorbea, «La iberización de las zonas orientales de la Meseta», *Ampurias*, 38-40, 1976-1978, p. 137.

60. Víctor M. Fernández Martínez, «El asentamiento ibérico del Cerro de las Nieves (Pedro Muñoz, Ciudad Real)», *I Congreso de Historia de Castilla-La Mancha*, III, Tolède, Junta de Comunidades de Castilla-La Mancha, 1988, p. 361 et Juan Antonio Santos Velasco, «Metodología para el análisis del territorio y aproximación al estudio del poblamiento en la II Edad del Hierro en la Carpetania», *Kalathos*, VII-VIII, 1987-1988, p. 132.

61. Dimas Fernández-Galiano, *Carta arqueológica de Alcalá de Henares y su partido*, Colección universitaria del Ayuntamiento de Alcalá de Henares, 2, 1976, p. 33.

62. Sic M.C. Blasco Bosqued et M.A. Alonso Sánchez, «Aproximación al estudio de la Edad del Hierro en la provincia de Madrid», *Homenaje al Prof. Martín Almagro Basch*, III, Madrid, Ministerio de Cultura, 1983, p. 126 et n. 29.

63. Manuel Fernández-Miranda, «Los castros de la cultura de los Campos de Urnas en la provincia de Soria», *Celtiberia*, 43, 1972, p. 41.

64. Blas Taracena Aguirre, *Carta Arqueológica de España. Soria*, Madrid, CSIC, Instituto Diego Velázquez, 1941, p. 147.

65. María Paz García-Gelabert et Núria Morère, «Los Castillejos», Sigüenza. Informe preliminar sobre la campaña de excavaciones de 1984», *Wad-al-Hayara*, XIII, 1986, p. 127.

tification de terre — celle de Soto — mais où nous savons aussi, grâce à plusieurs témoignages d'architecture domestique, que l'usage de la brique crue était très répandu. A. Esparza a justement souligné que plusieurs villages protohistoriques de la province de Zamora, apparemment dépourvus de défenses, sont cernés par des ondulations de terrain où des recherches plus approfondies pourraient bien révéler les restes d'un rempart, soit en terre, soit en briques crues⁶⁶.

Bien qu'elle n'ait certainement pas constitué en son temps un cas isolé, la muraille de Soto de Medinilla reste pour nous un document exceptionnel dont il est difficile de deviner les attaches culturelles. Palol et Wattenberg l'avaient datée de la première moitié du VIII^e siècle⁶⁷ ; cette date, qui a été généralement acceptée⁶⁸, paraît cependant excessivement haute ; de ce point de vue, je me range sans réserve à l'opinion d'A. Esparza, qui juge raisonnable de rajeunir d'un bon siècle les deux premières phases de construction de Soto, lesquelles se placeraient ainsi dans le courant du VII^e siècle av. J.-C.⁶⁹. L'avantage principal de cette rectification chronologique, du point de vue qui nous occupe ici, est qu'elle permet une utile comparaison entre la muraille de Soto et une série de fortifications en adobes, à peu près contemporaines, qui ont été fouillées dans d'autres régions de la péninsule Ibérique. Celles de Cortes de Navarra⁷⁰ et de Sorbán (Calahorra, La Rioja)⁷¹, dans la haute vallée de l'Èbre, sont particulièrement dignes de mention, car les plus proches de la Meseta. Soto de Medinilla et Cortes de Navarra sont des sites de plaine, qui ne doivent leur légère élévation actuelle qu'à l'exhaussement progressif des niveaux d'occupation tout au long de leur histoire ; Sorbán, également situé dans un fond de vallée, occupe un petit tertre à peine saillant. L'usage de l'adobe apparaît donc, sur ces trois sites, comme une conséquence directe de leur implantation en plaine, où le seul matériau disponible est constitué par les argiles et les limons des dépôts alluviaux. C'est un point qu'on n'a pas assez souligné : l'emploi exclusif de l'adobe ne reflète ici que l'identité des contraintes techniques qui découlent du choix

66. Ángel Esparza Arroyo, *Los castros de la Edad del Hierro del Noroeste de Zamora*, Zamora, Instituto de Estudios Zamoranos Florián de Ocampo, 1986, p. 245.

67. P. de Palol et F. Wattenberg, ouvr. cité n. 26, p. 192.

68. Voir, par exemple, F. Romero Carnicero, *Historia de Castilla y León...*, ouvr. cité n. 3, p. 95 et Francisco Javier González-Tablas Sastre, «Transición a la Segunda Edad del Hierro», *Zephyrus*, 39-40, 1986-1987, p. 54.

69. A. Esparza, ouvr. cité, p. 364-367.

70. Voir Juan Maluquer de Motes, *El yacimiento hallstático de Cortes de Navarra. Estudio crítico - II*, Excavaciones en Navarra, VI, Pampelune, 1958, pl. II et XIII ; *idem*, «En torno a las fortificaciones del poblado del Cerro de Sorbán en Calahorra», *Calahorra, bimilenario de su fundación, I Symposium de Historia de Calahorra*, Calahorra, 1984, p. 48-49.

71. Antonino González Blanco, «Las defensas de Sorbán», *XVII Congreso Nacional de Arqueología*, Saragosse, 1985, p. 335-345.

du site ; il ne peut en aucun cas être considéré en soi comme l'indice d'une parenté culturelle.

On ne peut d'ailleurs qu'être conforté dans cette idée par les différences de structure et de plan que montrent ces trois sites. Le rempart de Soto est une masse d'adobes imposante, de plus de deux mètres d'épaisseur, séparée de l'habitat par une véritable forêt de pieux ; celui de Sorbán est un modeste mur de 50 cm d'épaisseur (qui n'est peut-être que la paroi extérieure d'une muraille à caissons), longé à l'intérieur par une rue⁷² ; enfin, celui de Cortes de Navarra est simplement formé par le mur de fond des maisons du village, dont l'épaisseur a fini par être triplée au fil des réfections et des consolidations⁷³. Autant de sites, autant de solutions architecturales différentes. S'il a jamais existé une parenté culturelle entre le premier âge du fer du Douro et celui de l'Èbre, ce n'est certainement pas l'architecture défensive qui peut l'attester.

D'autres sites du premier âge du fer, dans le sud et l'est de la péninsule Ibérique, ont possédé des structures défensives en terre, mais leurs murailles ressortissent à un type d'architecture distinct, propre aux régions méditerranéennes. Elles se composent d'une base en pierre, plus ou moins haute, et d'une élévation en adobes ou en torchis ; ultérieurement, toutes les fortifications de l'époque ibérique où l'on aura recours à l'adobe seront construites sur ce même modèle⁷⁴. On a bien parlé, pour le site de Vinarragell (Burriana, Castellón), d'une muraille tout entière en briques crues, mais il s'agit, indubitablement, d'une erreur d'interprétation⁷⁵. Reste à citer, pour achever ce rapide survol, le site orientalisant de Medellín (Badajoz), où est apparue, dans un sondage malheureusement trop limité, une grande masse d'adobes écroulés qui proviennent peut-être d'un rempart⁷⁶.

Comme on le voit, les fortifications péninsulaires contemporaines de la muraille de Soto de Medinilla ne lui ressemblent guère, hormis l'utilisation, ici ou là, de la brique crue. Cet isolement est dû, me semble-t-il, au caractère archaïque de l'architecture de Soto, particulièrement sensible dans l'absence

72. *Ibid.*, p. 339 et fig. III.

73. Voir J. Maluquer, art. cité, p. 49.

74. Voir P. Moret, «Facteurs indigènes et exogènes dans l'évolution de l'architecture défensive ibérique», *Fortificacions - La problemàtica de l'Ibèric Ple (segles IV-III a. C.)*, Simposi internacional d'arqueologia ibèrica, Manresa, sous presse.

75. Deux murs de maison en adobes, séparés par une rue, ont été pris pour les parements interne et externe d'une muraille dont le remplissage de terre compactée aurait disparu... Voir Norberto Mesado Oliver, *Vinarragell (Burriana - Castellón)*, Trabajos varios del Servicio de Investigación Prehistórica, 46, Valence, 1974, p. 90 et 125 et fig. 61, déjà mis en doute par Francisco Gusi Jener, «La problemática cronológica del yacimiento de Vinarragell en el marco de la aparición de la cultura ibérica del Levante peninsular», *Cuadernos de Prehistoria y Arqueología Castellonense*, II, 1975, p. 178.

76. Martín Almagro-Gorbea, *El Bronce final y el período orientalizante en Extremadura*, Bibliotheca Praehistorica Hispanica, XIV, Madrid, 1977, p. 106 et 449 sq.

d'un module uniforme pour les adobes, dont les dimensions sont irrégulières⁷⁷, et dans la pratique consistant à soutenir les murs de terre à l'aide d'étais en bois. Nous avons vu que cette utilisation du bois renvoie directement aux traditions de l'âge du bronze; j'ajouterai qu'il en va de même pour l'utilisation de la brique crue. Ce dernier point, cependant, demeure litigieux, et demande quelques explications. On a pu mettre en doute, avec des arguments qui méritent considération, l'idée que la brique crue fût connue dans la Péninsule ibérique avant les premiers siècles du premier millénaire av. J.-C.⁷⁸. Il est vrai que le sud et l'est de l'Espagne connaissent à cette époque un essor sans précédent de l'architecture en briques crues, sans doute sous l'effet des premiers contacts du monde indigène avec les Phéniciens; il est vrai aussi que les allusions à un usage de la brique crue antérieur au premier millénaire sont rares et généralement imprécises, le terme espagnol «adobe» étant souvent utilisé dans les rapports de fouille pour désigner de simples fragments de torchis. Malgré tout, il existe assez de descriptions explicites pour qu'on ne puisse douter de l'extrême ancienneté de la brique crue dans la Péninsule ibérique, où elle est connue et mise en œuvre avec une remarquable dextérité, dans les régions méridionales, dès le Chalcolithique⁷⁹.

Tout porte donc à croire que la technique de l'adobe, telle qu'elle apparaîtrait dans la Meseta au premier âge du fer, est un emprunt aux cultures méridionales de la Péninsule⁸⁰; on peut seulement hésiter sur la date et le contexte culturel de l'emprunt. Il semble tentant, à première vue, de le rattacher au flux d'innovations techniques qu'induit la présence phénicienne à partir du VIII^e siècle; la chronologie de Soto ne l'interdit pas, si l'on accepte les rectifications d'Esparza⁸¹. Cependant, en raison des archaïsmes techniques que j'ai mentionnés, j'incline en faveur d'une tradition plus ancienne, qui se

77. Voir ci-dessus, n. 58.

78. Ana María Muñoz Amilibia, préface à María Milagrosa Ros Sala, *Dinámica urbanística y cultura material del Hierro Antiguo en el valle del Guadalentín*, Murcie, Universidad de Murcia, 1989, p. 15.

79. Des preuves incontestables de l'usage de l'adobe ont été recueillies sur le site chalcolithique du Cerro de la Virgen (voir ci-dessus, p. 19 sq). La muraille possédait une élévation de briques crues (W. Schüle, ouvr. cité, p. 31), mais on connaît surtout les maisons rondes, contemporaines, dont les adobes sont parfaitement conservés (*ibid.*, pl. III et Filina Kalb, «El poblado del Cerro de la Virgen de Orce (Granada)», *X Congreso Nacional de Arqueología*, Saragosse, 1969, p. 216-225). Deux sites chalcolithiques du Portugal, Monte da Tumba et Zambujal, fournissent des indices convergents; voir Carlos Tavares da Silva et Joaquina Soares, «O povoado fortificado calcolítico do Monte da Tumba, I», *Setúbal Arqueológica*, VIII, 1987, p. 35 et 74, et Edward Sangmeister et Hermanfrid Schubart, *Zambujal, Grabungen 1964 bis 1973*, Madrider Beiträge, V, Mayence, 1981, p. 260.

80. Je souscris sur ce point aux vues de F. Romero, *Historia de Castilla y León...*, ouvr. cité n. 3, p. 94-95.

81. Voir ci-dessus, p. 23.

serait tardivement diffusée dans l'intérieur de l'Espagne à partir des foyers indigènes du Bronze récent andalou. Il ne s'agit pas là d'une spéculation gratuite ; on sait qu'au cours des derniers siècles du deuxième millénaire, des contacts nombreux se produisirent entre la Meseta et certains points de l'Andalousie, dans le cadre de ce qu'il est convenu d'appeler la culture de Cogotas I⁸². Or, les fouilles du site andalou de La Cuesta del Negro (Purullena, Grenade) ont montré que les derniers occupants du site, qui appartenaient sans aucun doute à cette culture issue de la Meseta, connaissaient l'usage de l'adobe⁸³. On peut donc supposer, sans trop s'aventurer, que la phase de plus grande expansion de Cogotas I permit la diffusion, non seulement de certaines formes de céramique bien connues aujourd'hui, mais aussi d'une technique comme la brique crue.

L'hypothèse que je viens de présenter ne s'applique qu'à Soto et à une poignée d'autres constructions du premier âge du fer ; on se gardera de les confondre avec des exemples plus récents de l'usage de la brique crue, qui s'inscrivent dans un autre contexte culturel et dans d'autres courants d'influences. Je n'en citerai qu'un exemple : la maison en adobes de Fuente el Saz del Jarama (Madrid), dont la conservation est exceptionnelle. Comme l'ont justement fait remarquer ses fouilleurs, la qualité technique de cet édifice, daté entre le IV^e et le III^e siècle av. J.-C., trahit de nets progrès par rapport à Soto de Medinilla : les dimensions des adobes sont standardisées, le bois n'intervient plus dans la construction et le plan de la maison, quadrangulaire, est parfaitement régulier⁸⁴. Cette construction reflète clairement, à travers le filtre ibère ou celtibère, l'influence exercée sur le monde indigène par les architectures grecque et phénico-punique.

4) Les appareils en pierre

Il serait trop long de décrire ici toute la variété des appareils en pierre connus dans la Meseta. Il ne sera question que de ceux que certains auteurs ont considérés comme des techniques importées : les murs à orthostates et les murs à parements multiples.

82. Pour une récente mise au point sur ces questions, voir Germán Delibes et Manuel Fernández-Miranda, «Aproximación a la cronología del grupo Cogotas I», *Zephyrus*, 39-40, 1986-1987, p. 9-16.

83. Voir Fernando Molina González, «Definición y sistematización del Bronce tardío y final en el Sudeste de la Península Ibérica», *Cuadernos de Prehistoria de la Universidad de Granada* (abrégé ci-après en : *Cuad. Preh. Granada*), III, 1978, p. 170. Une structure semi-circulaire en adobes a été dégagée à l'intérieur d'une cabane correspondant à l'«horizon Cogotas I».

84. M.C. Blasco Bosqued et M.A. Alonso Sánchez, «Paralelos arquitectónicos entre la Meseta Norte y el Alto Tajo durante la II Edad del Hierro», *Zephyrus*, 39-40, 1986-1987, p. 159-168 (en particulier p. 165).

J'appelle ici orthostates (d'un terme sans doute trop pompeux, mais qui me semble le seul adéquat) de grandes dalles planes, brutes ou à peine équarries, qui sont plantées ou posées de chant à la base d'un parement. Des murs construits de la sorte sont toujours spectaculaires; il se trouve que l'un d'entre eux, dans la province de Salamanque, inspira naguère des supputations sur ses possibles parentés celtiques et phéniciennes⁸⁵. Or on s'est rendu compte, il y a peu, que cette intéressante muraille était médiévale⁸⁶.

Cette mésaventure archéologique est salutaire; elle montre à quels écueils mène le zèle comparatiste, et nous rappelle opportunément que les appareils de pierre, tant qu'ils n'atteignent pas un certain degré de complexité dans la taille et dans l'assemblage (et ce degré n'est jamais atteint dans la Meseta), ne peuvent fournir par eux-mêmes aucun critère de datation certain. Au surplus, des particularités d'appareil où l'on croit deviner un style, et qu'on cherche à expliquer par telle ou telle influence culturelle, ne sont bien souvent dues qu'à des conditions lithologiques particulières. L'appareil à orthostates en est un exemple frappant; il apparaît un peu partout dans la Péninsule ibérique, à toutes les époques, sans qu'on puisse justifier autrement sa présence que par les caractéristiques d'une pierre locale qui se débite en grandes dalles. Des murs à orthostates du second âge du fer sont connus à la Mesa de Miranda⁸⁷ (fig. 6) et à Cillán⁸⁸, dans la province d'Ávila; c'est précisément une région où abondent les murets de clôture modernes bâtis à l'aide de grandes pierres plates plantées en terre. D'autres exemples protohistoriques peuvent être cités de l'Aragon⁸⁹ et des Baléares⁹⁰, sans qu'il soit le moins du monde possible de les rattacher à une même tradition; ce sont de simples convergences.

85. Konrad Spindler, «Eine eisenzeitliche Befestigung mit Steinpfosten von Castillo Viejo (Prov. Salamanca)», *Madridier Mitteilungen*, XI, 1970, p. 110-121.

86. M. Santonja, J. Cerrillo, J.F. Fabián *et alii*, «El 'Castillo Viejo' de Valero (Salamanca): análisis de sus características y de su cronología», *Zephyrus*, 39-40, 1986-1987, p. 365-374.

87. J. Cabré Aguiló, E. Cabré de Morán et A. Molinero Pérez, *El castro y la necrópolis del Hierro céltico de Chamartín de la Sierra (Ávila)*, Acta Arqueologica Hispanica, V, Madrid, 1950, pl. XIII-XVII.

88. E. Rodríguez Almeida, «Contribución al estudio de los castros abulenses», *Zephyrus*, VI, 1955, p. 260.

89. À El Castillo (Aldehuesa de Liestos, Saragosse), site celtibère (Ángel Aranda Marco, «Arqueología celtibérica en la comarca de Daroca», *I Simposium sobre los Celtiberos*, Saragosse, 1987, p. 164) et à Tossal Redó (Calaceite, Teruel), site préibérique (vue du parement dans M.C. Blasco Bosqued, «La primera Edad del Hierro en la Península», *Historia General de España y América*, I(1), Madrid, Rialp, 1985, p. 565).

90. Guillermo Rosselló Bordoy, *La cultura talayótica en Mallorca*, Palma de Majorque, Ed. Cort, 1973, p. 106 sq.



Fig. 6. — Parement d'orthostates de la troisième enceinte de La Mesa de Miranda (Chamartín, Ávila).

Les murs à parements multiples, encore appelés murs à parements internes⁹¹, sont connus depuis fort longtemps dans la Meseta septentrionale. Juan Cabré, le premier en Espagne, mit l'accent sur cette technique de construction⁹², la rattachant à une tradition celtique, définie par Déchelette⁹³, à laquelle seraient identiquement imputables les fortifications à parements multiples de l'Europe du nord et du Midi de la France. Cette hypothèse, reprise et étendue à l'Espagne par A. Soutou⁹⁴, récemment renouvelée par

91. L'expression *murus duplex*, empruntée à César (*De Bello Gallico*, II, 29) est assez souvent associée à cette technique (Joseph Déchelette, *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine*, III, Paris, Picard, 1927, p. 191, avec bibliographie antérieure; André Soutou, «Le *castellum* gabale du Roc de la Fare (commune de Laval-du-Tarn, Lozère)», *Gallia*, XX(2), 1962, p. 345; J. Collis et I. Ralston, art. cité n. 56, p. 140; F. Audouze et O. Buchsenschutz, ouvr. cité n. 50, p. 118, etc.), mais elle doit être rejetée: d'une part on ne sait trop ce que voulait désigner César par ce terme (rien ne prouve que ce n'étaient pas deux murs parallèles), et, d'autre part, il faudrait en toute logique dire *murus triplex* ou *quadruplex* lorsque les parements se multiplient, ce qui n'est pas rare...

92. Juan Cabré Aguiló, *Excavaciones de Las Cogotas, Cardeñosa (Ávila), I: El castro*, Memorias de la Junta Superior de Excavaciones y Antigüedades, 110, Madrid, 1930, p. 30 sq.

93. J. Déchelette, ouvr. cité, p. 189-192.

94. A. Soutou, art. cité, p. 345-349.

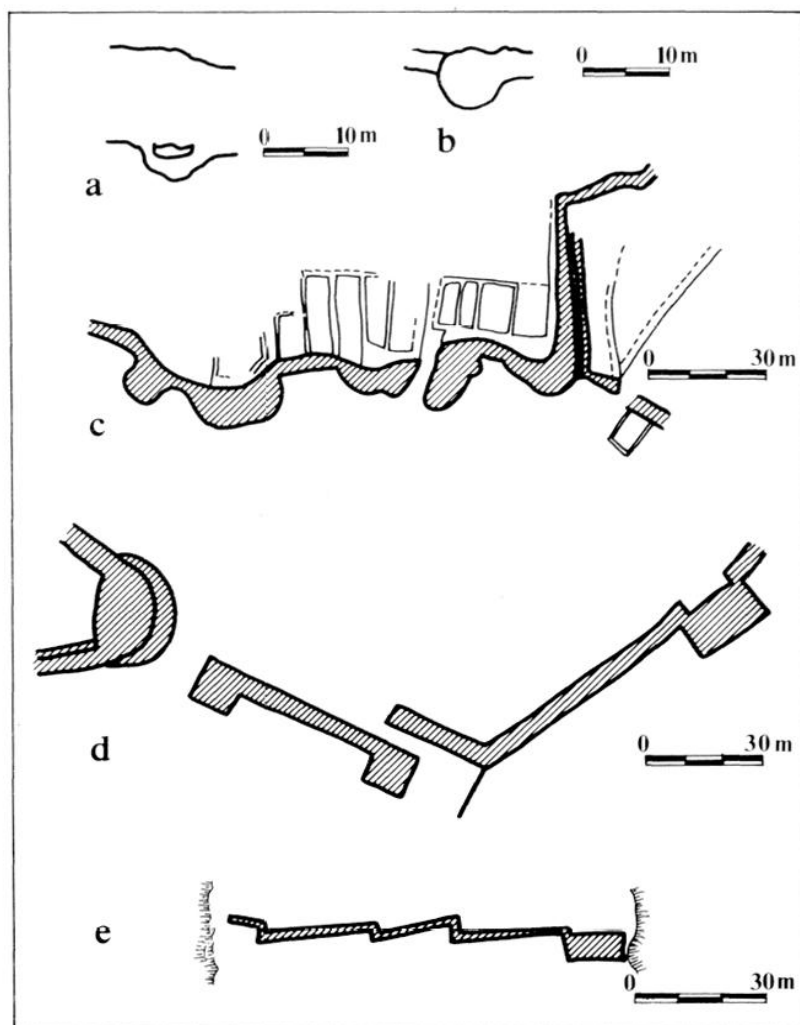


Fig. 7. — a : Tour creuse du castro de Valdeavellano (Soria), d'après Ruiz Zapatero. - b : Tour pleine du *castro* de Yecla la Vieja (Salamanque), d'après Maluquer. - c : Front nord de l'enceinte supérieure de Las Cogotas (Ávila), d'après Cabré. - d : Front sud de la troisième enceinte et bastion rond de la deuxième enceinte de la Mesa de Miranda (Ávila), d'après Cabré *et alii*. - e : Muraille de Castilviejo de Guijosa (Guadalajara), d'après Belén *et alii*.

A. Esparza⁹⁵ et (quoique avec beaucoup de prudence) par R. Martín Valls⁹⁶, ne résiste pas à l'examen.

Les quatre exemples de parements multiples cités par Martín Valls — Los Castejones de Calatañazor à Soria, Las Cogotas et Mesa de Miranda à Ávila, Bermellar à Salamanque⁹⁷ —, auxquels on pourra ajouter Los

95. A. Esparza, «Reflexiones...», art. cité n. 2, p. 403.

96. R. Martín Valls, «El castro del Picón de la Mora (Salamanca)», *Boletín del Seminario de Estudios de Arte y Arqueología*, XXXVII, Valladolid, 1971, p. 128; *idem*, «La Segunda Edad del Hierro...», art. cité n. 13, p. 68.

97. Pour les trois premiers, voir R. Martín Valls, «El castro del Picón de la Mora...», p. 128; pour le quatrième, *idem*, *Historia de Castilla y León...*, ouvr. cité n. 2, p. 109 sq.

Castellares de Suellacabras, plus tardif⁹⁸, restent les seuls connus (fig. 5 et 7, c et d). Mais il ne s'agit en aucun cas d'une technique nouvelle qui serait abruptement apparue dans l'intérieur de la Péninsule au cours de l'âge du fer; elle est, bien au contraire, largement attestée en Espagne à toutes les époques de la préhistoire. Sans qu'il soit nécessaire de remonter jusqu'au Chalcolithique⁹⁹, on en connaît d'assez nombreux exemples dans les cultures du Bronze de la Manche¹⁰⁰ et du Bronze Valencien¹⁰¹.

Au Bronze final, cette technique est encore largement utilisée sur la plupart des sites péninsulaires dont les fortifications sont connues. C'est le cas au Cerro de Cabezuelos (Jaén), où a été dégagé un mur triple de près de 3 m d'épaisseur¹⁰², à Cala del Pino (Murcie), où une tour d'enceinte était renforcée par un second parement interne¹⁰³ et à Caramoro II (Alicante), que défendait un mur à double parement interne et externe¹⁰⁴, sans doute aussi à la Mesa de Setefilla (Séville) où est apparue une énorme enceinte de plus de 5 m d'épaisseur, formée de trois murs accolés, dont la date de

-
98. Blas Taracena Aguirre, *Excavaciones en diversos lugares de la provincia de Soria*, Memorias de la Junta Superior de Excavaciones y Antigüedades, 75, Madrid, 1926, p. 25 sq.
 99. Des murs atteignant 4 m d'épaisseur, avec trois parements adossés (ou plus) sont connus à Los Millares (A. Arribas, F. Molina, L. Sáez *et alii*, «Excavaciones en Los Millares (Santa Fe, Almería). Campañas de 1978 y 1979», *Cuad. Preh. Granada*, IV, 1979, p. 75, 78 et 82 et pl. 17,b), à Zambujal (E. Sangmeister et H. Schubart, ouvr. cité n. 79, p. 226-255 et fig. 37) et au Cerro de la Virgen de Orce (W. Schüle, ouvr. cité n. 49, p. 30 sq et plan 5).
 100. Plusieurs parements adossés à Las Cañas: voir F. Molina, F. Carrión, I. Blanco *et alii*, «La Motilla de las Cañas (Daimiel, Ciudad Real). Campaña de 1983», *Cuad. Preh. Granada*, VIII, 1983, p. 307; un mur triple de 4,30 m d'épaisseur à El Azuer: voir T. Nájera, F. Molina, P. Aguayo *et alii*, «La Motilla del Azuer (Daimiel, Ciudad Real). Campaña de 1981», *Cuad. Preh. Granada*, VI, 1981, p. 295 sq; un triple parement à Morra del Quintanar: voir Concepción Martín Morales, «Morra del Quintanar», *Arqueología* 82, Madrid, Ministerio de Cultura, 1983, p. 20.
 101. Les murailles à double parement sont courantes dans le Bronze Valencien selon Manuel Pellicer Catalán, *Historia de España, I: Prehistoria*, Madrid, Gredos, 1986, p. 309; deux exemples suffiront: celui de Mola Alta, avec un renfort interne (Julio Trelis Martí, «El poblado de la Edad del Bronce de la Mola Alta de Serelles (Alcoy, Alicante)», *Lucentum*, III, 1984, p. 60) et celui de Caramoro I, avec jusqu'à quatre parements adossés (Rafael Ramos Fernández, «Caramoro: una fortaleza vigía de la Edad del Bronce», *Homenaje a Samuel de Los Santos*, Albacete, 1988, p. 95 et fig. 2 et 3).
 102. Francisco Contreras Cortes, «Una aproximación a la urbanística del Bronce Final en la Alta Andalucía. El Cerro de Cabezuelos (Úbeda, Jaén)», *Cuad. Preh. Granada*, VII, 1982, p. 315 et fig. 3.
 103. Jorge Juan Eiroa, *Urbanismo protohistórico de Murcia y el Sureste*, Murcia, Universidad de Murcia, 1989, p. 109 et p. 112, fig. 24.
 104. Alfredo González Prats, «Habitats y estructuras domésticas del Bronce final en el sur del País valenciano», *Habitats et structures domestiques en Méditerranée occidentale durant la Protohistoire*, pré-actes du colloque, Arles, 19-21 octobre 1989, p. 22, fig. 1.

construction, encore incertaine, peut remonter au Bronze tardif ou au Bronze final ¹⁰⁵.

Au premier âge du fer, on la connaît encore sur quelques sites de l'Andalousie intérieure, où elle se manifeste toujours sous l'aspect d'un parement de renfort extérieurement adossé à une courtine ou à un bastion, à Tejada la Vieja ¹⁰⁶, à Puente Tablas ¹⁰⁷, à Atalayuelas de Fuerte del Rey ¹⁰⁸ et à Torreparedones ¹⁰⁹. À l'autre extrémité de la Péninsule, dans la vallée de l'Èbre, l'enceinte d'Els Vilars, déjà évoquée à propos des chevaux de frise, présente également une épaisse muraille (jusqu'à cinq mètres) constituée par trois à quatre parements adossés ¹¹⁰. Toutes ces constructions du premier âge du fer se placent entre le VII^e et le VI^e siècle av. J.-C.

Le second âge du fer voit la technique des parements multiples disparaître rapidement dans toute l'aire ibérique, à l'exception de quelques régions excentriques qui sont exposées à des influences mêlées. Le cas de la Manche, terre tôt ibérisée bien qu'appartenant à la Meseta méridionale, est particulièrement significatif. On y a découvert, dans certaines motillas ¹¹¹, de petits établissements ibériques, superposés aux vestiges de l'âge du bronze, que protégeait une muraille à double parement externe. Celle de la motilla de Las Cañas (Daimiel, Ciudad Real), datable grâce à la céramique attique de la fin du V^e ou du IV^e siècle ¹¹², avait quatre mètres d'épaisseur. Celle de Los Palacios (Almagro, Ciudad Real), moins forte mais d'identique structure ¹¹³, remonte probablement au III^e siècle av. J.-C. ¹¹⁴. De toute évidence,

105. María Eugenia Aubet Semmler, «La Mesa de Setefilla: la secuencia estratigráfica del corte 1», *Tartessos - Arqueología Protohistórica del Bajo Guadalquivir*, Sabadell, Ed. AUSA, 1989, p. 298, p. 301 et fig. 1.

106. Jesús Fernández Jurado, *Tejada La Vieja: una ciudad protohistórica*, Huelva Arqueológica, IX, Huelva, 1987, p. 98.

107. Arturo Ruiz et Manuel Molinos, «Excavación arqueológica sistemática en Puente Tablas (Jaén)», *Anuario Arqueológico de Andalucía - 1986* (II), Séville, Consejería de Cultura de la Junta de Andalucía, 1987, p. 403.

108. M. Castro, J. López, N. Zafra *et alii*, «Prospección con sondeo estratigráfico en el yacimiento de Atalayuelas, Fuerte del Rey (Jaén)», *Anuario Arqueológico de Andalucía - 1987* (II), Séville, 1990, p. 210-215.

109. Barry W. Cunliffe et María Cruz Fernández Castro, «Torreparedones (Castro del Río-Baena, Córdoba). Informe preliminar, campaña de 1987», *Anuario Arqueológico de Andalucía - 1987* (II), Séville, 1990, p. 195 sq et fig. 2.

110. I. Garcés et E. Junyent, art. cité n. 2, p. 40-41.

111. Les motillas sont des tertres artificiels qui dominent de quelques mètres, à la façon d'îlots, les marais du Haut-Guadiana; ils sont formés par les ruines de petits établissements fortifiés de l'âge du bronze. Pour une présentation générale de la «culture des motillas», voir Trinidad Nájera et Fernando Molina, «La Edad del Bronce en la Mancha. Excavaciones en las Motillas del Azuer y Los Palacios (campaña de 1974)», *Cuad. Preh. Granada*, II, 1977, p. 251-300.

112. F. Molina *et alii*, «La Motilla de las Cañas...», art. cité n. 100, p. 308 et fig. 5.

113. T. Nájera et F. Molina, art. cité n. 111, p. 270.

114. Macarena Fernández Rodríguez et Rosario Fonseca Ferrandis, «Materiales ibéricos de la Motilla de los Palacios (Ciudad Real)», *Oretum*, I, 1985, p. 267.

c'est le contexte très particulier de cette «culture des motillas» qui explique la survivance, en plein second âge du fer, d'une technique oubliée partout ailleurs dans le monde ibérique; ce sont indubitablement les vestiges des fortifications à parements multiples de l'âge du bronze, encore discernables sur place, qui inspirèrent les nouveaux occupants du lieu. On a bien là, s'il en était besoin, la preuve tangible que cette technique est parfaitement indigène, et, surtout, que sa présence dans la Manche, en pleine Meseta, n'est pas le fruit d'une influence extérieure, mais la perpétuation *in situ* d'une tradition préhistorique. Dans cette perspective, le prétendu caractère celtique des parements multiples de la Meseta septentrionale devient, pour le moins, hautement improbable. Leur origine ne peut avoir d'autre cadre que celui de la préhistoire péninsulaire.

5) Les ouvrages de flanquement

J'entends par l'expression «ouvrages de flanquement» tous les corps saillants d'une muraille. Etant donné que le délabrement des enceintes proto-historiques nous interdit le plus souvent d'identifier ces corps saillants comme des bastions (simples épaissements de la courtine) ou comme des tours (ouvrages dépassant en hauteur la courtine), il serait souhaitable de s'en tenir à ce terme générique. Cependant, pour ne pas alourdir excessivement l'exposé, j'emploierai ici les mots tour et bastion, au risque de l'impropriété, dans les sens suivants: tour, quand le bâti de l'ouvrage est indépendant de celui de la courtine; bastion, quand on n'observe aucune interruption dans les parements de la courtine.

Leur étude permet, mieux que celle des techniques de construction, des approximations chronologiques qui jettent un éclairage crucial sur l'évolution des fortifications dans la Meseta; aussi insisterai-je particulièrement, dans les lignes qui suivent, sur les éléments de datation disponibles.

a) Les ouvrages à front curviligne

Une fois écartés les cas douteux ¹¹⁵, on ne connaît d'ouvrages curvilignes que sur six sites de la Meseta septentrionale. Des *tours* rondes sont attestées sur quatre d'entre eux: à Valdeavellano (Soria) ¹¹⁶, à Las Cogotas (Ávila) ¹¹⁷,

115. Par exemple à Torre de Beteta (Villar del Ala, Soria) où il est fait mention d'une «tour ronde» (B. Taracena, *Carta Arqueológica...*, ouvr. cité n. 64, p. 176), sans autre indice qu'une masse informe de décombres; il en va de même, toujours à Soria, pour les castros de Cabrejas et d'El Royo (cf. F. Romero, ouvr. cité n. 2, p. 15).

116. Gonzalo Ruiz Zapatero, «Fortificaciones del castro hallstático de Valdeavellano (Soria)», *Celtiberia*, 53, Soria, 1977, p. 83-92. Cet article comporte un bref catalogue des «torreones» de la Meseta (p. 89 sq).

117. J. Cabré, ouvr. cité, n. 92, p. 35 et pl. II.

à Las Merchanas et à Yecla la Vieja (Salamanque)¹¹⁸. Dans deux cas, à Valdeavellano et à Las Cogotas, nous avons affaire à des tours creuses dès le niveau du sol ; ce qu'on peut deviner de leur plan, avec les précautions qu'imposent le schématisme et la trop petite échelle du plan de Las Cogotas, suggère des dispositions très similaires. Ces tours creuses, en forme de croissant de lune, sont constituées d'un pan de mur irrégulièrement arqué qui se greffe sur la face extérieure de la courtine (fig. 7, a).

Serait-on là en présence d'un type particulier, propre à la Meseta ? Il est certainement trop tôt pour en juger, d'autant que les deux enceintes en question ne se ressemblent guère : morphologiquement, elles diffèrent par leurs dimensions et par l'épaisseur du rempart ; chronologiquement, il semble bien qu'elles appartiennent à deux étapes culturelles distinctes. Malgré l'absence de données stratigraphiques, il est vraisemblable que le site de Valdeavellano a été occupé au premier âge du fer ; au plus tard, il resta habité jusqu'au IV^e siècle. La question de la datation de Las Cogotas est plus délicate. On pensait, depuis les anciennes fouilles de Cabré, et en se fondant essentiellement sur un matériel recueilli hors contexte, que les fortifications de Las Cogotas dataient du début du second âge du fer (phase Cogotas II)¹¹⁹. Mais des fouilles très récentes, menées sur l'enceinte inférieure, indiquent que cette dernière n'est pas antérieure au III^e ou au II^e siècle av. J.-C.¹²⁰. Certes, la tour creuse dont nous parlons n'a pas été touchée par les fouilles, mais, dans la mesure où elle s'adosse à la courtine de cette enceinte inférieure, elle ne peut appartenir qu'à une phase de construction contemporaine ou postérieure.

Les autres tours rondes connues, à Yecla (fig. 7, b) et à Las Merchanas, sont des tours pleines circulaires, très saillantes par rapport à la courtine. Nous n'avons pour elles aucun élément de datation certain. On peut simplement assurer qu'elles ne sont pas antérieures au second âge du fer ; celle de Las Merchanas pourrait même faire partie d'une série de modifications très tardives, datées du Haut-Empire¹²¹.

Les *bastions*, dont on connaît de nombreux exemples, constituent un des traits les plus caractéristiques des *castros* de la Meseta septentrionale¹²²

118. Juan Maluquer de Motes, «Excavaciones arqueológicas en el castro de «Las Merchanas», (Lumbrals, Salamanca)», *Pyrenae*, IV, 1968, p. 105, fig. 1 (Las Merchanas) ; *idem*, *Carta arqueológica de España, Salamanca*, Salamanque, 1956, p. 125, fig. 35 (Yecla la Vieja).

119. Voir par exemple P. Harbison, «Castros with *chevaux-de-frise*...», art. cité n. 4, p. 146 sq. et A. Esparza, *Los castros...*, ouvr. cité n. 66, p. 356.

120. María Marín et Gonzalo Ruiz Zapatero, «Nuevas investigaciones en Las Cogotas», *Revista de Arqueología*, 84, Madrid, 1988, p. 46-53.

121. J. Maluquer, «Excavaciones arqueológicas...», p. 107 sq.

122. Voir J. Maluquer, *Carta arqueológica...*, p. 126 et fig. 34-35 (Yecla la Vieja) ; *idem*, «Excavaciones arqueológicas...», p. 105, fig. 1 (Las Merchanas) ; J. Cabré, ouvr. cité



Fig. 8.— Bastion curviligne de l'enceinte supérieure de Las Cogotas (Cardeñosa, Ávila).

(fig. 7, c et d). Ils affectent les formes les plus variées, tantôt lenticulaires et transversalement étirés, comme à Las Cogotas (fig. 8), tantôt fortement saillants, comme à la Mesa de Miranda; ils sont souvent placés par paires à proximité d'une porte ou d'une poterne. Les données chronologiques, encore une fois, sont imprécises, mais il semble que les bastions curvilignes soient typiques du second âge du fer¹²³; les plus récents peuvent être datés du III^e ou du II^e siècle av. J.-C., à Las Cogotas (enceinte inférieure)¹²⁴ et à Ocenilla¹²⁵.

n. 92, fig. 2-3 et pl. II (Las Cogotas, enceinte supérieure) et p. 35 sq. et fig 5 (*ibid.*, enceinte inférieure); J. Cabré *et alii*, ouvr. cité n. 10, p. 24 sqq. et fig. 4-5 (Mesa de Miranda, première enceinte); *ibid.*, p. 28 et pl. h.t. face à la p. 58 (Mesa de Miranda, deuxième enceinte); B. Taracena Aguirre, *Excavaciones en la provincia de Soria*, Memorias de la Junta Superior de Excavaciones y Antigüedades, 119, Madrid, 1932, pl. 28 (Ocenilla, angle sud-est).

123. À Sanchorreja, dont l'enceinte visible date du VI^e siècle d'après les dernières fouilles de F.J. González-Tablas (art. cité n. 68, p. 52), Maluquer avait cru reconnaître un bastion curviligne, qu'il faudrait donc dater du premier âge du fer (J. Maluquer de Motes, *El Castro de los Castillejos en Sanchorreja*, Ávila, Diputación Provincial de Ávila, 1958, p. 25 et fig. 3). Mais ce prétendu bastion ne serait qu'un affleurement rocheux selon F.J. González-Tablas *et alii*, art. cité n. 2, p. 123-124.

124. Voir ci-dessus, n. 120.

125. Le castro d'Ocenilla (Soria) n'a connu qu'une seule occupation, celtibère, immédiatement antérieure à la conquête romaine (voir B. Taracena, *Excavaciones...*, p. 48 sqq.).

b) Les ouvrages quadrangulaires

Les ouvrages quadrangulaires, dans la Meseta, forment un ensemble beaucoup plus homogène que celui des ouvrages curvilignes. Nous avons la chance, sur cinq des huit sites où ils sont représentés, de disposer de datations assez précises. À la Mesa de Miranda (fig. 7, d), les quatre bastions rectangulaires de la troisième enceinte, qui fut construite sur la nécropole du second âge du fer, sont datés du II^e ou du I^{er} siècle av. J.-C.¹²⁶; à Monte Bernorio (si l'on a bien affaire à un bastion défensif; voir ci-dessus, fig. 3), la superposition des niveaux d'occupation indique la même date de construction, probablement contemporaine de la conquête romaine¹²⁷; au Raso de Candeleda (Ávila), l'enceinte, flanquée de nombreuses tours carrées, est forcément contemporaine de l'habitat qu'elle protège et que F. Fernández date entre la fin du III^e siècle et le milieu du I^{er} siècle av. J.-C.¹²⁸. Enfin, deux *castros* dotés de bastions carrés de la province de Soria fournissent, en dépit d'une fouille ancienne et peu rigoureuse, tous les indices d'une construction tardive¹²⁹. Ces cinq données, qui frappent par leur convergence, nous permettent de réexaminer sur des bases solides d'autres cas, pour lesquels les éléments de datation internes font complètement défaut.

Le *castro* de Castilviejo de Guijosa (Sigüenza, Guadalajara), en plein territoire celtibère, possède une muraille remarquable à deux égards: par la qualité de son appareil (fig. 9) et par son plan peu commun (fig. 7, e)¹³⁰. Cette muraille, qui barre un petit éperon, est terminée au sud par un gros bastion rectangulaire; en outre, son tracé présente trois nets décrochements à angle vif qui forment un dispositif en crémaillère. Contrairement à l'opinion de certains auteurs, qui datent cette muraille du premier âge du fer sur la seule foi d'un sondage stratigraphique réalisé à l'intérieur de l'enceinte¹³¹, il n'est pas douteux qu'elle correspond, en son état visible, à une réfection ou à une reconstruction tardive des défenses du village. Comme l'a pertinemment observé A. Esparza, de semblables décrochements angulaires appa-

126. Pour la datation de cette troisième enceinte, voir, en dernier lieu, R. Martín Valls, «La Segunda Edad del Hierro...», art. cité n. 13, p. 81 sq. et A. Esparza, *Los castros...*, ouvr. cité n. 66, p. 359, n. 93.

127. Voir ci-dessus, p. 15 et n. 35.

128. F. Fernández Gómez, ouvr. cité n. 2, p. 517 et 520.

129. À Ocenilla, à côté d'un seul bastion curviligne, on trouve un complexe système de bastions quadrangulaires et de décrochements à angle droit (voir ci-dessus, n. 122 et 125). À Izana, le *castro* est défendu par une tour trapézoïdale (voir B. Taracena, *Excavaciones en las provincias de Soria y Logroño*, Memorias de la Junta Superior de Excavaciones y Antigüedades, 86, Madrid, 1927, p. 5 et fig. 1); il n'a connu qu'une seule phase d'occupation, aux II^e-I^{er} siècles av. J.-C. (*ibid.*, p. 19 sq.).

130. Voir M. Belén, R. Balbín et M. Fernández-Miranda, «Castilviejo de Guijosa (Sigüenza)», *Wad-al-Hayara*, V, 1978, p. 63-87.

131. *Ibid.*, p. 87.



Fig. 9.— Décrochement du mur à crémaillère de Castilviejo de Guijosa (Guadalajara).

raissent dans l'architecture défensive ibérique du IV^e et du III^e siècle, notamment au Pico del Águila (Denia, Alicante)¹³² et à Ullastret (Gérone)¹³³. C'est certainement dans ce contexte méditerranéen¹³⁴ qu'il faut chercher les modèles sur lesquels les Celtibères conçurent la muraille de Castilviejo ; cette dernière doit donc être postérieure aux fortifications ibériques que nous venons de citer. J'ajouterai que les décrochements à angle droit ne sont pas sans exemple dans la Meseta septentrionale. On en connaît, dans la province de Soria, sur les enceintes d'Ocenilla¹³⁵ et de Calatañazor¹³⁶, dont l'occupation, exclusivement celtibère, s'étend de la fin du III^e à tout le II^e siècle av.

132. Hermanfrid Schubart, «Untersuchungen an den iberischen Befestigungen des Montgó bei Denia (Prov. Alicante)», *Madri der Mitteilungen*, IV, 1963, p. 69-85 et fig. 29, cité par A. Esparza, *Los castros...*, ouvr. cité n. 66, p. 360.

133. María Aurora Martín Ortega, *Ullastret, Guía de las excavaciones y su museo*, Diputación Provincial de Girona, Gérone, 1980, pl. h. texte, p. 12 et 20. On compte trois décrochements, près de l'isthme», à l'ouest de la porte principale et sur le front sud-est. En revanche, les décrochements que signale Pierre Jacob («Le rôle de la ville dans la formation des peuples ibères», *MCV*, XXI, 1985, p. 47, n. 86), entre les tours, sont trop petits pour avoir eu un rôle défensif.

134. Les crémaillères ibériques sont elles-mêmes empruntées au monde hellénistique ; cf. pour la Grèce, A.W. Lawrence, *Greek aims in fortifications*, Oxford, Clarendon Press, 1979, p. 350-353 et Jean-Pierre Adam, *L'architecture militaire grecque*, Paris, Picard, 1982, p. 66 sq.

135. B. Taracena, ouvr. cité n. 122, pl. 28, et ci-dessus, n. 129.

136. B. Taracena, ouvr. cité n. 98, pl. 18, fig. 9.

J.-C. Dans ces circonstances, il me paraît impossible de placer la date de construction de la muraille de Castilviejo avant le III^e siècle.

L'enceinte de Valdelamadre (Santa María de Huerta), à la frontière des provinces de Soria et de Saragosse, est défendue par un imposant réduit rectangulaire, à l'appareil mégalithique, connu de longue date grâce aux travaux du marquis de Cerralbo¹³⁷. La fouille de l'intérieur de l'édifice n'avait malheureusement fourni aucun élément précis de datation. E. Cuadrado a récemment proposé, sur des bases exclusivement typologiques, de le dater du V^e ou du IV^e siècle¹³⁸. Les arguments produits par cet auteur ne me paraissent pas recevables ; il invoque en particulier, pour le plan et pour l'appareil, des parallèles andalous, longtemps tenus pour ibériques, dont l'origine romaine est maintenant démontrée¹³⁹. Il n'est d'ailleurs nul besoin d'aller chercher si loin des similitudes formelles ; dans la Meseta même, il est facile de constater que tous les appareils mégalithiques comparables à celui de Valdelamadre sont très tardifs¹⁴⁰. Même si l'on peut penser, en raison de sa position excentrée, sur le rebord oriental de la Meseta, que les influences architecturales venues du monde ibérique atteignirent Valdelamadre plus tôt que d'autres sites celibères, il me paraît difficile de faire remonter la construction du réduit rectangulaire au-delà du III^e siècle.

Il reste à mentionner une dernière¹⁴¹ enceinte pourvue de tours carrées, celle du *castro* de Santiago (Villalcampo, Zamora). Je ne peux à son propos qu'abonder dans le sens de R. Martín Valls, qui la date du II^e ou du I^{er} siècle av. J.-C.¹⁴².

Il existe donc, dans la Meseta, deux traditions distinctes pour les ouvrages de flanquement : d'une part, des ouvrages curvilignes dont les exemples les plus anciens, qui remontent sans aucun doute au premier âge du fer, sont de forme irrégulière et d'appareil grossier ; d'autre part, des tours quadrangulaires à plan régulier, bâties dans un appareil plus soigné, qui datent toutes de la dernière époque de la culture celibère.

Plusieurs thèses ont été émises, depuis une vingtaine d'années, sur l'origine des tours des régions intérieures de la Péninsule. Certains auteurs leur

137. Enrique de Aguilera y Gamboa, *El Alto Jalón, Descubrimientos arqueológicos*, Madrid, 1909, p. 65 sq.

138. Emeterio Cuadrado, «El castro de Valdelamadre», *Boletín de la Asociación Española de Amigos de la Arqueología*, 16, 1982, p. 38.

139. Voir P. Moret, «Fortins, 'tours d'Hannibal' et fermes fortifiées dans le monde ibérique», *MCV*, XXVI (1), 1990, p. 25-43.

140. Je pense notamment aux tours carrées en très gros appareil et au «corps de garde» de la Mesa de Miranda, voir ci-dessus, p. 35 et n. 126.

141. L'enceinte rupestre d'Uxama (Osma, Soria) a été donnée pour celibère (G. Ruiz Zapatero, art. cité n. 116, p. 89 ; Carmen García Merino, «Desarrollo urbano y promoción política de Uxama Argaela», *Boletín del Seminario de Estudios de Arte y Arqueología*, LIII, Valladolid, 1987, p. 76 sq.), mais je la crois pleinement romaine.

142. R. Martín Valls, art. cité n. 13, p. 82.

attribuent une origine méditerranéenne¹⁴³; d'autres n'hésitent pas à reconnaître en elles, encore une fois, l'empreinte celtique¹⁴⁴; les derniers balancent entre ces deux extrêmes¹⁴⁵. Il faut, en réalité, sérier les problèmes, et bien distinguer les deux types de tours auxquels on a affaire.

En ce qui concerne les ouvrages curvilignes (à l'exception des tours pleines circulaires de Yecla et de Las Merchanas, qui peuvent être des apports romains), je n'hésiterai pas, en raison de leur chronologie relativement haute et de leur conception très primitive, à les rattacher aux traditions du Bronze indigène, comme je l'ai fait pour les parements multiples, pour la brique crue et pour les étais en bois. De ce point de vue, on ne peut passer sous silence l'existence, dans la Meseta même, à El Pedroso (Trabazos, Zamora), d'une muraille en pierre sèche auprès de laquelle il a été impossible de recueillir le moindre tessou de l'âge du fer, alors même qu'abondent aux alentours les traces d'une occupation chalcolithique. Or, on a remarqué, en un point de cette enceinte, une masse de décombres qui laisserait supposer la présence d'une tour ronde¹⁴⁶. Certes, il faudrait une fouille méthodique pour confirmer, et l'existence de cette tour, et l'ancienneté de la construction.

Mais en tout état de cause, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que les tours rondes fussent connues dans la Meseta septentrionale dès la fin de la préhistoire. On sait que de tels ouvrages étaient amplement répandus, à l'âge du bronze, dans toute la moitié sud de la Péninsule ibérique, y compris sur les confins méridionaux du plateau central; il suffira de citer ici deux exemples particulièrement proches (l'un géographiquement, l'autre culturellement) : les motillas de la Manche, avec leur système de tours et de réduits concentriques¹⁴⁷, et le site andalou de la Cuesta del Negro, ce satellite méridional de la culture de Cogotas I, où bastion et fortin curvilignes du Bronze de l'Argar continuèrent d'être utilisés pendant les deux ou trois derniers siècles du deuxième millénaire¹⁴⁸.

Si cependant il fallait supposer une introduction plus tardive de la tour ronde dans la Meseta septentrionale, au Bronze final ou au début de l'âge du fer — et je doute pour ma part qu'une telle hypothèse soit nécessaire —,

143. Alberto Balil, «Casa y urbanismo en la España antigua», *Boletín del Seminario de Estudios de Arte y Arqueología*, XXXVII, Valladolid, 1971, p. 16; H.N. Savory, art. cité n. 3, p. 82.

144. G. Ruiz Zapatero, art. cité n. 116, p. 90; I. Garcés et E. Junyent, art. cité n. 2, p. 45.

145. A. Esparza, «Reflexiones...», art. cité n. 2, p. 398-400; F. Romero Carnicero, *Historia de Castilla y León...*, ouvr. cité n. 3, p. 96; F. Fernández Gómez, ouvr. cité n. 2, p. 517 sq.

146. A. Esparza Arroyo, «El castro zamorano del Pedroso y sus insculturas», *Boletín del Seminario de Estudios de Arte y Arqueología*, XLIII, Valladolid, 1977, p. 27-29 et 39.

147. Ci-dessus, p. 31 sq. et n. 111.

148. Voir F. Molina, art. cité n. 83, p. 169 sq., et ci-dessus, p. 26.

je ne vois des apparences de vraisemblance qu'à une origine méridionale ¹⁴⁹. En revanche, la route continentale imaginée par certains auteurs, à partir du foyer celtique, manque de jalons bien documentés. Dans le Languedoc occidental, qui est la voie naturelle d'accès à la Péninsule en provenance de l'Europe moyenne, non seulement on ne trouve aucune trace d'une influence celtique sur l'habitat et les défenses du premier âge du fer, mais il est admis par l'ensemble des chercheurs que l'apparition des tours sur les sites indigènes est un effet direct de leurs contacts avec les Grecs et les Étrusques ¹⁵⁰.

On a pourtant parlé de la tour d'Els Vilars comme d'une innovation témoignant, vers la fin du VII^e siècle, d'un impact «indoeuropéen» sur le versant sud des Pyrénées ¹⁵¹. L'important site d'Els Vilars (Arbeca, Lérida) se distingue en effet, outre les chevaux de frise que nous avons déjà évoqués, par une tour carrée à angles arrondis. Mais l'existence de cette tour est loin de militer en faveur d'une origine celtique ou, simplement, septentrionale. D'un côté, elle s'avère plus ancienne que toutes les tours du premier âge du fer connues sur le versant nord des Pyrénées et les régions avoisinantes ¹⁵²; de l'autre, elle offre une extraordinaire ressemblance, en Espagne même, avec une tour du Bronze final du Sud-Est, récemment dégagée à Cala del Pino ¹⁵³: même appareil grossier, même plan vaguement carré arrondi aux angles, même technique de construction à double parement. La conclusion ne me paraît pas faire de doute: la tour d'Els Vilars ressortit pleinement aux traditions du Bronze péninsulaire.

La question des tours carrées, dont la chronologie tardive est une donnée qui me semble définitivement acquise, offre moins d'incertitudes. Culturellement, elles appartiennent à la mouvance celtibère qui s'étend sur une bonne partie du bassin supérieur du Douro à partir du III^e siècle av. J.-C.; quant à leur origine, elle est évidemment ibérique. Leur répartition périphérique, presque exclusivement cantonnée aux confins méridionaux et orientaux de la Meseta septentrionale (fig. 4), nous indique les deux routes par lesquelles elles furent introduites: la vallée de l'Èbre, à l'est, et les plaines de la Manche, au sud ¹⁵⁴. On connaît quelques-unes des fortifications qui

149. Des tours curvilignes du Bronze final (ou carrées à angles arrondis) sont connues à Cala del Pino, dans la province de Murcie (J.J. Eiroa, ouvr. cité n. 103, fig. 24) et à Tejada la Vieja, dans la province de Huelva (J. Fernández Jurado, ouvr. cité n. 106, p. 98 sq. et 103 sq.).

150. Voir notamment Patrice Arcelin et Bernard Dedet, «Les enceintes protohistoriques du Midi méditerranéen des origines à la fin du II^e siècle av. J.-C.», *Les enceintes protohistoriques de Gaule méridionale*, ARALO, 14, Caveirac, 1985, p. 22 et 28.

151. I. Garcés et E. Junyent, art. cité n. 2, p. 45.

152. En Languedoc, aucune tour n'est attestée avant la seconde moitié du VI^e siècle (P. Arcelin et B. Dedet, ouvr. cité, p. 29).

153. Voir ci-dessus, n. 103 et 149.

154. La possibilité d'une origine méridionale, pour la troisième enceinte de la Mesa de Miranda, a déjà été émise par A. Esparza («Reflexiones...», art. cité n. 2, p. 399).

ont jalonné l'une et l'autre route. Dans la Manche, la grande enceinte de Valdepeñas¹⁵⁵, dont les tours carrées remontent certainement au IV^e siècle, est un remarquable exemple de la prompte «ibérisation» de la Meseta méridionale. Dans la moyenne vallée de l'Èbre, les ouvrages quadrangulaires sont connus sur de nombreux sites¹⁵⁶; la date de leur première apparition est encore incertaine, mais je ne pense pas qu'elle soit antérieure au IV^e siècle.

Conclusions

On pourrait — il le faudrait, si l'on n'était borné par les limites d'un article — étudier dans ces mêmes perspectives d'autres aspects des fortifications de la Meseta: les systèmes d'accès, les fossés, l'utilisation des reliefs naturels; il faudrait aussi tenir compte de la place de l'habitat à l'intérieur des enceintes, du nombre de celles-ci et de leur disposition. Je ne crois pas trop m'avancer en disant qu'on obtiendrait des résultats similaires; là encore, le poids de l'héritage indigène rend peu probables des influences extérieures antérieures au second âge du fer.

En guise de conclusion, je proposerai une esquisse chronologique qui reprend l'ensemble des données architecturales étudiées dans les pages qui précèdent, en les affectant aux quatre grandes étapes de l'histoire des fortifications dans le bassin du Douro.

1. Les premières fortifications de la Meseta septentrionale sont très mal connues, au point qu'il est absolument impossible, aujourd'hui, de dire quand et où elles sont apparues. S'il se confirmait que l'enceinte d'El Pedroso est bien d'âge chalcolithique¹⁵⁷, nous disposerions là d'un point de départ indiscutable, étant donné sa ressemblance avec les murailles du premier âge du fer. Le seul autre exemple dont on puisse faire état — avec les mêmes précautions — est celui de La Plaza (Cogeces, Valladolid), dont la muraille, extrêmement fruste, appartient à une phase mal déterminée de l'âge du bronze¹⁵⁸. Mais le très maigre butin archéologique que nous offre la fin de la préhistoire ne s'explique pas seulement par les lacunes de la documen-

155. Julián Vélez Rivas et José Javier Pérez Avilez, «El yacimiento protohistórico del Cerro de Las Cabezas (Valdepeñas, Ciudad Real)», *Oretum*, III, 1987, p. 167-196.

156. Voir Francisco Burillo Mozota, *El valle medio del Ebro en época ibérica: Contribución a su estudio en los ríos Huerva y Jiloca medio*, Saragosse, Institución Fernando el Católico, 1980, p. 184 sq.

157. Voir ci-dessus, p. 38.

158. Voir A. Esparza, *Los castros...*, ouvr. cité n. 66, p. 353 et n. 32. G. Delibes de Castro et F. Romero Carnicero («La Meseta Norte», *I Congreso de Paleoeitnología de la Península Ibérica*, Madrid, Universidad Complutense, 13-15 décembre 1989, préactes, p. 23), tirant argument de la grossièreté de son appareil, interprètent le mur de Cogeces comme un simple enclos à bétail: ils n'ont peut-être pas tort.

tation ; on sait en effet que, pendant toute la seconde moitié du deuxième millénaire, les peuples de Cogotas I vécurent dans des villages éphémères, occupant rarement des positions défensives, qui ne durent posséder des fortifications que dans des cas exceptionnels.

Deux établissements fortifiés du Bronze final — appartenant donc à l'ultime phase de Cogotas I — sont cependant connus. Au Cerro del Berrueco (Salamanque), le choix d'un site de hauteur naturellement défendu par des escarpements rocheux, sur la cime de Cancho Enamorado, trahit une préoccupation défensive, même s'il faut rejeter l'idée, naguère soutenue par Maluquer, qu'il existât sur ce site des défenses artificielles¹⁵⁹. À Sanchorreja (Ávila), F.J. González-Tablas a récemment mis en évidence un premier état de la muraille, antérieur au premier âge du fer, qui date selon lui du X^e siècle et qui serait resté en usage jusqu'au VI^e siècle¹⁶⁰. Il s'agit d'un mur extrêmement grossier, guère plus qu'un entassement de blocs bruts. Nous ne connaissons malheureusement, pour cette époque, aucun plan d'ensemble.

2. L'essor des fortifications se produit, dans la Meseta, au premier âge du fer ; mais c'est un essor quantitatif qui ne s'accompagne, si l'on excepte les chevaux de frise, d'aucune innovation notable. Pendant toute cette période, l'uniformité des techniques mises en œuvre est patente ; la plus grande simplicité régit les conceptions défensives et les solutions architecturales. Les murailles sont construites en pierre sèche ou en pierre mêlée de terre, parfois en briques crues lorsque la nature du terrain l'exige ; leur appareil est fruste, les blocs peu ou pas taillés. Les courtines, épaisses et de tracé irrégulier, sont dépourvues normalement d'ouvrages de flanquement, hormis de rares tours curvilignes qui apparaissent à une date non encore précisée. Fossés et chevaux de frise viennent fréquemment compléter ces protections élémentaires.

La gamme des ressources défensives dont disposaient les peuples de la Meseta est, on le voit, très limitée. Etant donné que tous ces ouvrages ne requièrent qu'une capacité technique minime, et que leur aspect final dépend au premier chef d'un matériau qui est trouvé sur place et n'est presque pas transformé, il est malaisé d'isoler en eux des caractères distinctifs qui ne soient pas directement imputables aux conditions du milieu naturel, plus malaisé encore d'isoler des indices d'acculturation. En fait, comme je l'ai

159. J. Francisco Fabián, «El Bronce Final y la Edad del Hierro en «El Cerro del Berrueco» (Ávila-Salamanca)», *Zephyrus*, 39-40, 1986-1987, p. 278 sq. ; cf. J. Maluquer de Motes, *Excavaciones arqueológicas en el Cerro del Berrueco (Salamanca)*, Acta Salmanticensia (Filosofía y Letras), XIV, 1, Salamanque, 1958, p. 35-38.

160. F.J. González-Tablas *et alii*, art. cité n. 2, p. 120-122 et pl. 1. La stratigraphie de Sanchorreja est un épineux problème qui nourrit encore des polémiques : cf. F. Fernández Gómez, «Acerca de la periodización de la Edad del Hierro en la Meseta», *Revista de Arqueología*, 120, Madrid, 1991, p. 6-7, qui rejette certaines datations de González-Tablas.

suggéré à travers l'analyse des procédés de construction, il semble bien que l'ensemble de cette architecture défensive soit directement issu du substrat indigène (soit local, soit méridional), à la seule exception des chevaux de frise, dont l'origine demeure obscure.

3. On ne perçoit guère d'évolutions au cours des premiers siècles du second âge du fer. Les parements multiples ne sont attestés qu'à cette époque, sans que l'on puisse assurer qu'ils étaient inconnus auparavant ; il est par ailleurs possible que les bastions curvilignes ne se généralisent qu'à partir du V^e siècle — c'est du moins ce qu'on a pu observer dans la province d'Ávila ¹⁶¹ —, tandis que les chevaux de frise tombent rapidement en désuétude dans l'est de la Meseta. Pour le reste, aucun changement majeur n'est sensible ; en l'absence de tout apport extérieur notable, on n'assiste qu'au développement local de certains procédés traditionnels ¹⁶².

4. La dernière époque des fortifications indigènes est intimement liée aux turbulences qui précèdent, puis accompagnent la conquête romaine. Les innovations sont manifestes dès le III^e siècle, mais elles se répandent et se multiplient au II^e siècle av. J.-C. C'est sur le modèle hellénistique, transmis par les Ibères, puis directement sur le modèle romain, que les peuples de la Meseta vont découvrir et appliquer des techniques qui renouvellent complètement leur art de bâtir. Taille systématique de la pierre, assises réglées, parements dressés, plans au cordeau, décrochements à angle droit, tours carrées : tout cela suppose une rupture définitive avec les procédés indigènes traditionnels. Pendant le long laps de temps — plus d'un siècle — qui sépare les premières incursions romaines de la pacification définitive de la Meseta septentrionale, les indigènes, qu'ils fussent ennemis, alliés ou sujets de Rome, durent construire sans trêve des fortifications capables de résister à des techniques de siège inconnues d'eux jusqu'alors. Malheureusement, les outils limités de la science archéologique ne nous permettent pas de distinguer, parmi ces fortifications, celles qui furent bâties par des peuples encore indépendants et celles qu'édifièrent des populations déjà soumises : tout, cependant, donne à penser qu'elles ne différaient guère les unes des autres.

L'évolution des fortifications dans la Meseta septentrionale donne ainsi l'image d'une très longue survivance des traditions locales, enracinées dans l'âge du bronze, hermétiques, ou peu s'en faut, aux courants d'influences venus du nord ou de l'est ; ce ne sera qu'aux dernières extrémités de leur indépendance que les Celtibères, et avec eux tous les peuples entrés dans leur mouvance culturelle, adopteront, à l'instar de leurs voisins ibères, les rudiments de la «koinè» architecturale méditerranéenne.

161. *Ibid.*, p. 124.

162. Je pense en particulier au système défensif très original qui résulte, à Las Cogotas, de la multiplication et de l'hypertrophie des bastions curvilignes (voir fig. 7, c).